

## LE MODÈLE DU "VITRAIL" ET L'ANALYSE ÉNONCIATIVE

Le présent document associe quatre moments : un rappel des travaux menés au CADIR sur l'énonciation<sup>1</sup>, une présentation théorique du modèle du vitrail, puis un exposé des procédures qui en permettent la réalisation, et enfin une explicitation de l'analyse énonciative. Il s'agira là de montrer la continuité de cette analyse énonciative, qui est une proposition nouvelle, avec l'ensemble de la réflexion sur l'énonciation menée au CADIR.

### 1. L'énonciation en sémiotique

#### a) Plusieurs définitions de l'énonciation

Louis Panier rappelait souvent que le mot "énonciation" prête à confusion, car il est susceptible de recevoir des sens très différents, par exemple :

- 1) Dans une perspective *historique* l'énonciation désigne *la formulation concrète d'un énoncé, c'est-à-dire la production effective de la parole.*
- 2) Dans une perspective *linguistique* l'énonciation désigne le passage de la langue au discours. Elle est la *mise en discours* qui actualise la langue dans la production d'un énoncé : la linguistique considère les indicateurs de cette actualisation à l'intérieur de l'énoncé<sup>2</sup>.
- 3) Dans une perspective *sémiotique* l'énonciation désigne *l'instance présumée par l'énoncé.* Elle est une *structure logique*, déployée sur le versant du dire comme *énonciateur* et sur celui de l'entendre comme *énonciataire*.

#### b) L'énonciation au CADIR (1) : premier versant, l'énonciateur

La conception sémiotique de l'énonciation a été pleinement assumée par le CADIR, dont les recherches se sont situées dans la continuité de celles de Greimas. Cependant tandis que ce dernier se concentrait sur l'énoncé, l'influence du sémioticien suisse J. Geninasca et du linguiste E. Benveniste ont ouvert au Centre le champ, nouveau, de l'énonciation<sup>3</sup> : entre les années 1980 et 2000, la sémiotique du CADIR a ainsi élaboré une réflexion sur le "sujet énonciateur" présumé par un énoncé.

Le point de départ de la réflexion réside dans la distinction entre cette "instance" de l'énonciation et l'auteur. Renoncer à croire qu'un auteur se projette dans ses écrits, et qu'un travail adéquat (historique, géographique, sociologique...) permettrait de l'en extraire revient à prendre en compte la "schize", cette coupure radicale effectuée par le débrayage de l'énonciation :

Le terme clef de l'énonciation est alors le "débrayage". Si l'énonciation est d'abord un débrayage, l'énoncé comme discours présume une instance énonçante nécessairement absente de l'énoncé, mais dont la forme sémiotique de l'énoncé dessine la place et la position, place "vide" qui peut être celle du lieu "réel" de l'énonciation<sup>4</sup>.

C'est ainsi que, dès sa rédaction, un texte prend avec son auteur une distance définitive. L'écriture achevée lui substitue une autre relation : celle d'un discours énoncé relatif à une "instance" d'énonciation qui est une "place virtuelle" de "sujet" :

Cette instance ou cette place de sujet qui s'indique par là ne peut être identifiée à l'acteur énonçant (locuteur ou auteur). Il s'agit d'une place construite par le discours, à la manière dont la perspective organisée d'un tableau définit une place virtuelle que peut (toujours) venir occuper le spectateur, et qui peut être celle qu'on attribue au peintre<sup>5</sup>.

C'est à cette place que doit être rapportée la "voix du texte" mentionnée par le premier document de

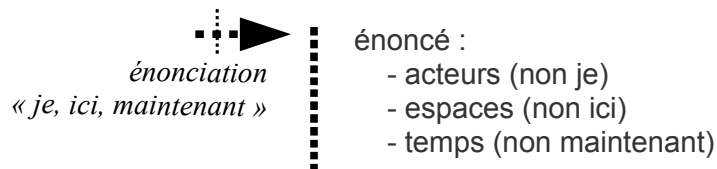
ce parcours<sup>6</sup>. N'ayant de consistance que logique, elle est tout entière induite de l'énoncé :

Le sujet énonciateur, avant tout sujet logique (...) est une pure et simple position. Instance théorique dont on ne sait rien au départ, ce sujet constitue peu à peu, au fil du discours, son épaisseur sémantique. Son identité résulte de l'ensemble des informations et des déterminations de tous ordres qui le concernent dans le texte. C'est donc seulement à partir des connaissances que nous avons de l'énoncé que cette instance peut être appréhendée, selon une démarche en amont et non l'inverse<sup>7</sup>.

C'est le jeu des acteurs, espaces et temps d'un énoncé qui situe et désigne cette place d'énonciation comme celle de l'origine du discours. En effet l'énonciation

...se pose à partir de l'énoncé, pour autant qu'il est reçu comme discours (et pas comme fait de langue ou exemple de grammaire). L'énoncé, par les marques qu'il pose, présuppose et constitue ou instaure un dispositif d'énonciation, une structure organisant des INSTANCES du type "JE", « TU », "IL", absentes de l'énoncé lui-même qui n'en manifeste que des traces, ou des indices linguistiques que sont par exemple les pronoms personnels [...] Instances présupposées par des marques présentes dans l'énoncé, elles ne sont pas à confondre avec les acteurs empiriques de la communication<sup>8</sup>.

Les acteurs d'un énoncé sont des "non je" par rapport au "je" de l'énonciation, les espaces des "non ici" par rapport à son "ici", et les temps des "non maintenant" par rapport à son "maintenant"<sup>9</sup>. Acteurs, espaces et temps sont ainsi à la fois la trace laissée par l'énonciateur à l'intérieur de l'énoncé et ce qui en signifie l'absence<sup>10</sup>. Tel est donc le paradoxe de l'énonciation : l'énoncé où elle s'accomplit en est aussi la négation<sup>11</sup>.



La présence des acteurs, espaces et temps d'un énoncé atteste ainsi de l'énonciation *en tant qu'elle est absente*<sup>12</sup>. Elle n'y renvoie pas terme à terme mais de façon globale, à partir des scènes figuratives<sup>13</sup> constituées par les agencements d'acteurs, d'espaces et de temps. Chacune des scènes d'un énoncé atteste de l'énonciation à la façon dont des traces de pas dans le sable désignent la présence absente d'un marcheur<sup>14</sup>. Elle n'existe en effet que par rapport à cette énonciation immanente dont elle est la manifestation, comme une courbe mathématique désigne implicitement le point d'origine virtuel auquel elle se réfère.

La métaphore des pas sur le sable montre cependant que si chaque trace de pas atteste individuellement d'une présence disparue, elle n'est pas signifiante par elle-même : c'est ensemble que des traces indiquent une direction signifiée par leur association. Et c'est de la même façon l'assemblage des scènes et lui seul qui désigne la position de l'énonciation. Cette place est bien sûr un point de fuite : elle est l'inaccessible étoile dont l'énoncé indique la direction en même temps qu'il en interdit définitivement l'accès. Cependant la *composition d'ensemble* de l'énoncé désigne ce point de fuite comme le point de cohérence insaisissable à partir duquel il tient ensemble comme un "*tout de signification*"<sup>15</sup>.

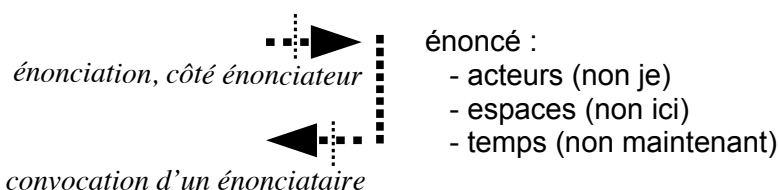
### c) L'énonciation au CADIR (2) : second versant, l'énonciataire

L'énonciation a ainsi pour l'énoncé, considéré comme un assemblage de dispositifs d'acteurs, d'espaces et de temps, la fonction d'une *scène originaire*<sup>16</sup> inaccessible : à la fois désignée aux lecteurs par l'énoncé comme un appel à migrer dans sa direction et interdite d'accès. L'attention à ce paradoxe a soutenu au CADIR une réflexion sur le versant "énonciataire" postulé par l'énonciation.

Cette position d'énonciataire est la visée de l'énoncé : l'instance énonciateur y convoque un lecteur comme son vis-à-vis logique.

Si la mise en discours est ainsi le lieu de manifestation du sujet de l'énonciation, l'émergence du sujet advient tout autant du côté de l'instance de "production" du discours que du côté de l'instance de "réception" : écrire et lire sont deux actes de mise en discours de figures. La lecture est un acte d'énonciation lorsque, n'étant plus ce décodage des grandeurs figuratives [...] pour lequel un code est requis, mais pas nécessairement un sujet, elle devient l'interprétation d'une chaîne figurale dans (et par) laquelle se trouve manifestée et déployée la structure du sujet énonçant. Il est alors question de lire pour entendre dans les textes ce qui est dit du sujet parlant que nous sommes<sup>17</sup>.

Il ne suffit donc pas d'être lecteur pour être énonciataire. La lecture est une situation concrète : est lecteur qui lit un texte. Devient énonciataire qui accepte de se laisser conduire par un énoncé vers une position ajustée sur son énonciation. Cet ajustement est partiel, et toujours provisoire : suscité par la confrontation avec la puissance énonciative d'un énoncé il est sans cesse à reprendre à neuf. Etre énonciataire, pour un lecteur, consiste ainsi à répondre à la convocation de l'énonciation en se situant dans un "devenir énonciataire" :



Vue depuis cette position de perpétuel ajustement l'énonciation se comprend comme l'instance qui, inscrite dans un texte du seul fait qu'il est un énoncé, en conduit les lecteurs à s'accorder sur sa proposition de sens. Considérée d'un point de vue sémiotique la lecture n'est donc pas un retour en arrière qui permettrait de retrouver les conditions d'écriture d'un texte, mais le premier pas d'une marche en avant invitant des lecteurs à se laisser transformer en énonciataires, c'est-à-dire en sujets d'énonciation<sup>18</sup>, en s'harmonisant avec l'énonciation d'un énoncé<sup>19</sup>.

Ces lecteurs en devenir d'énonciataires sont l'aboutissement de l'énonciation. Les marques qu'elle inscrit dans l'énoncé leur sont en effet destinées. Elles se présentent à eux comme des traces à suivre, et à réactiver en les suivant : comme les traces d'un à venir qui reste entièrement à inventer. L'invention bénéficie aux deux partenaires. Aux lecteurs, qu'elle engage dans une aventure signifiante entièrement nouvelle. Mais aussi au texte, en qui la puissance de sens de l'énonciation s'accomplit en se renouvelant au fil des lectures. Chaque lecture y développe de nouveaux effets de sens, de la même façon que la diversité des textures du papier sur lequel est tiré un négatif produit des photographies qui peuvent être très différentes. Ainsi le sens accueilli par un énonciataire est en perpétuelle advenue en même temps qu'en perpétuel départ : à peine a-t-il rejoint un terreau humain qu'il s'en échappe, s'ouvrant et l'ouvrant à de nouveaux possibles.

[...] l'instance de l'énonciation [...] implique en elle-même la position du lecteur-énonciataire. A condition toutefois que le lecteur ne soit pas réductible lui non plus à l'individu empirique qui projette sur le texte ses propres déterminations sociologiques, psychologiques et historiques. Le lecteur est celui auquel le texte fait signe : à la fois celui dont le texte construit le parcours et celui qui, en fonction de ce parcours, élabore des modèles d'interprétation, celui donc qui [...] occupe la place du point curseur chargé de passer sur les moindres signifiants du texte et se tient en même temps au lieu du point de vue récapitulatif de tout le discours. Un tel lecteur, qui ainsi se soumet à l'énonciation énonçante du texte, est décentré de sa science et interprété par le savoir insoupçonné des oeuvres qu'il lit<sup>20</sup>.

Encore faut-il que ce lecteur puisse être conduit dans ce devenir d'énonciataire. Il y a là une difficulté dont le constat a soutenu la recherche sémiotique du CADIR durant les dix dernières années, portant la création des modèles du "relief" puis du "vitrail", et l'élaboration de l'analyse énonciative à laquelle ce dernier sert d'appui. Elle explore une piste nouvelle, qui n'avait pas encore été défrichée par la recherche du CADIR : celle de la forme d'un énoncé, en tant que sa considération accorde un lecteur sur l'horizon de l'énonciation.

## 2. La fonction du vitrail : rendre l'énonciation visible, et par conséquent lisible

Le vitrail est une pratique de découpage des énoncés. En opérant ce découpage la sémiotique rejoint l'ensemble des analyses littéraires. Toutes procèdent en effet à un établissement des limites du texte lu – qui conditionne la possibilité même de la lecture<sup>21</sup>, et le prolongent par un découpage interne plus ou moins affiné. La différence entre les pratiques de lecture dépend du critère utilisé pour le découpage. Ce critère est, par exemple, thématique pour une lecture inscrite dans le paradigme de la « réalité » (qui délimite les parties d'un texte à partir des thèmes dont il parle<sup>22</sup>), verbal pour une analyse structurale (qui repose sur des répétitions de mots ou de tournures). *En sémiotique, le critère du découpage est énonciatif* : il est constitué par les *scènes figuratives d'un énoncé* (les dispositifs d'acteurs dans des espaces et des temps) en tant qu'elles sont la marque de l'énonciation dont il se soutient.

#### a) Comment passe-t-on du relief au vitrail ?

Le modèle du *vitrail* s'inscrit dans la continuité directe du *relief*. Celui-ci est, on l'a vu, une carte figurative proposant un relevé topographique des scènes dont l'assemblage constitue un énoncé. Il sert ainsi de support à l'*analyse figurative* qui considère tout énoncé comme une composition de figures dont elle tente de déchiffrer les parcours, entrant ainsi dans la dimension figurale.

Le passage du relief au vitrail est opéré par un retournement : l'attention *se détourne des scènes associées par un énoncé et de leurs figures pour considérer leur disposition*. Le vitrail ne considère plus les lieux figuratifs disposés sur la carte mais les lignes de force qui les organisent, et en observe l'agencement<sup>23</sup> :



La transformation opérée entre les modèles est comparable à celle d'une feuille d'arbre dont ne seraient conservées que les nervures, manifestant la forme – superposable à nulle autre – qui lui donne son identité unique. Ou, pour emprunter une autre métaphore, l'énoncé apparaît là comme un vitrail structuré par des lignes de plomb qui, en distinguant des pièces de verre coloré, les associent dans un dessin commun : les scènes de l'énoncé sont ces pièces de verre, et les lignes de plomb les articulations qui les disposent en vis-à-vis. C'est pourquoi la figure du "vitrail" a été choisie pour désigner ce nouveau modèle<sup>24</sup>.

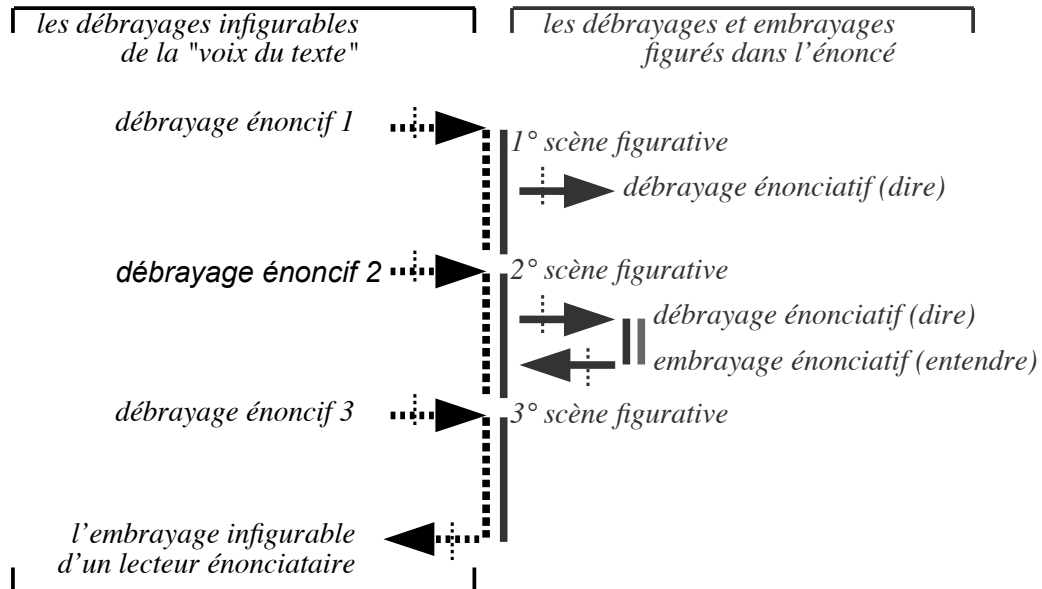
Relief et vitrail développent deux points de vue complémentaires sur un énoncé en rapport avec son énonciation. Le relief s'intéresse aux manifestations de l'énonciation dans l'énoncé : les scènes qu'il déploie, et les figures qui les colorent. Le vitrail remonte de cette manifestation à l'énonciation qui lui est immanente. En soulignant la topographie des scènes (et non plus la carte des figures), il surimpose à l'énoncé une représentation de son énonciation, perçue ici comme la forme dans laquelle se coule l'élan énonciatif (la "voix") d'un texte : une forme visible susceptible d'être décrite et par conséquent interprétée<sup>25</sup>.

#### b) Le vitrail, ou l'énoncé vu comme un espace énonciatif

Si donc le relief distribue les scènes figuratives, représentant ainsi l'énoncé comme un espace, le vitrail en signale les lignes organisatrices, qu'il rend visibles en soulignant chaque changement de scène. Ce jeu de traits figure les mouvements de l'énonciation, redessinant ainsi l'énoncé comme un espace énonciatif : chaque trait désigne en effet une nouvelle mise en œuvre du débrayage.

La différence opérée par le relief entre les deux axes de la *succession* et de l'*emboîtement* trouve un écho dans la distinction de deux types de débrayage : la *succession* relève d'un *débrayage énoncif*, et l'*emboîtement* d'un *débrayage énonciatif*. Pour mieux en situer la différence rappelons que le

débrayage est l'opération logique par laquelle un sujet de l'énonciation, caractérisé comme un syncrétisme de "je - ici - maintenant", se projette dans son énoncé sous la forme inversée de ces "non je - non ici - non maintenant" que sont les acteurs, les espaces et les temps. Comme l'indiquent leurs dénominations, le débrayage *énoncif* est le débrayage qui donne naissance aux acteurs de l'énoncé et le débrayage *énonciatif* celui qui produit les acteurs de l'énonciation<sup>26</sup>. En voici une représentation :



- Le premier débrayage (le débrayage énoncif) n'est pas figuré dans l'énoncé puisqu'il intervient en deçà de lui, comme ce qui en soutient le déroulement linéaire. Sous-jacent à l'énoncé, il n'en est pas moins actif en lui : chaque changement figuratif intervenu sur l'axe de la succession correspond à une nouvelle inflexion de la "voix du texte", à une nouvelle modulation de ce débrayage énoncif.

- Le second débrayage (le débrayage énonciatif) est figuré à l'intérieur de l'énoncé, où il est représenté par le dire des acteurs. Il correspond ainsi à une délégation de parole consentie par la "voix du texte" aux acteurs de l'énoncé<sup>27</sup>.

Comme le montre le schéma l'espace énonciatif fait aussi part à l'embrayage de l'entendre. Là encore, deux cas sont à distinguer.

- Les *embrayages énonciatifs* sont figurés à l'intérieur de l'énoncé, où ils sont représentés par l'entendre comme la façon dont un énoncé verbal rejoint le lieu somatique d'un acteur<sup>28</sup>. Leur représentation achève de déterminer la forme de l'énoncé : tandis que le dire opère (au moins potentiellement) le passage à un niveau supérieur d'énoncé, l'entendre replie ce niveau sur le précédent.

- Les *embrayages énoncifs* ne peuvent être figurés par un énoncé, puisqu'ils constituent son travail "réel" sur les lecteurs : la guidance par laquelle il les conduit vers une position ajustée sur son énonciation<sup>29</sup>.

Par la mise en évidence des débrayages et des embrayages qui tissent un énoncé, le vitrail établit comme une radiographie de son énonciation : il décrit la forme unique prise par cette "voix". Il la dessine comme une diaprure de débrayages immanents (les débrayages énoncifs qui organisent la succession des scènes de l'énoncé) sur laquelle l'échafaudage complexe des débrayages et des embrayages énonciatifs figurés par l'énoncé construit un empilement de scènes.

### 3. Réaliser le "vitrail" d'un énoncé

#### a) Le principe du vitrail : un découpage par focales

## • Théorie

Tout découpage détermine sa règle. Un découpage thématique dresse le plan d'un texte, qu'il divise en partie, sous-parties, etc... Un découpage structurel en construit la forme littéraire en s'appuyant sur les parallélismes d'expressions et de mots. Un découpage rhétorique l'organise à partir des agencements décrits par l'éloquence oratoire. La *catégorie de découpage* retenue pour le vitrail est la "*focale*", terme emprunté au vocabulaire de la photographie :

La focale détermine l'angle de champ de l'objectif, c'est-à-dire l'angle que va pouvoir capter votre appareil photo. Plus cette distance est grande, plus le champ de vision est restreint. Une focale longue correspond ainsi à un angle de champ serré, tandis qu'une focale courte correspond à un grand angle de champ<sup>30</sup>.

Parler de focale postule donc un rapport entre l'ampleur du champ couvert et la précision du regard qui l'observe : une focale courte capte un champ d'étendue maximale avec une finesse d'observation minimale. Inversement, une focale longue capte un champ minimal avec une précision de regard maximale.

Appliqué aux textes, le concept de focale désigne le principe qui détermine le découpage du vitrail : considérer un énoncé comme une totalité de sens, un "micro-univers" qu'il est possible d'observer à différents niveaux de grossissement. Cette observation différenciée permet d'observer chacun de ces niveaux en lui-même, et de le découvrir constitué à la manière d'un vitrail (ou d'un puzzle) par l'assemblage de plusieurs scènes figuratives<sup>31</sup>. A chaque niveau de focale, une scène figurative apparaît comme un dispositif d'acteurs dans un espace et dans un temps. Cependant cette scène se décompose à son tour, à la focale suivante, en unités figuratives de taille inférieure qui en affinent le dispositif. A son tour cette nouvelle focale distingue et relie de nouvelles scènes figuratives. Le découpage se poursuit ainsi jusqu'à la focale la plus élevée, constituée de scènes "minimales", qu'il n'est pas possible de découper en unités inférieures.

Le système de découpage élaboré par les focales fonctionne ainsi par emboîtement, à la manière des poupées russes. Les scènes intervenues dans une focale englobent celles de la focale suivante, qui en constituent un découpage interne. Ainsi inscrite dans celle qui la précède, chaque focale en propose un développement affiné par une vision plus précise. Ce système d'emboîtements affecte à chacune des scènes de l'énoncé une place hiérarchique dans sa forme globale<sup>32</sup> : il devient un fragment du vitrail qu'elle constitue.

## • Illustration

Une reprise du texte choisi pour la présentation du relief (la rencontre de Jésus avec Marthe et Marie, en Lc 10,38-42) permettra d'illustrer ce principe de découpage par focales.

La f.1 est construite par un regard examinant l'ensemble de l'énoncé pour en discerner les articulations principales, c'est-à-dire les pièces dont l'imbrication lui donne forme. Elle distingue deux morceaux dans l'énoncé : la rencontre entre « *il* » (c'est la première désignation de Jésus dans le texte) et Marthe, et l'accueil « *sous* » de celui qui sera identifié progressivement comme « *Seigneur* ». Aux deux fragments correspondent deux localisations temporelles : le premier fragment est « *dans le eux router...* » et le second dans le temps où « *elle* (la « *sœur* » Marie) *entendait sa parole* ».

Le passage à la f.2 est opéré par un effet de zoom : le regard observe séparément chacun des morceaux de la focale précédente pour en décrire la disposition en repérant les fragments qu'elle associe. Ainsi la rencontre entre « *il* » et Marthe associe deux étapes : la venue de « *il* » dans un village, et la réception de Marthe. De même l'accueil est formé par deux vis-à-vis, d'abord entre la « *sœur* » Marie et la « *parole* » du « *Seigneur* », puis entre Marthe et le « *Seigneur* ».

La f.3 provient d'un nouveau grossissement : le regard considère à son tour chacune des pièces constitutives de la f.2 pour en identifier le montage interne.

- La venue de « *il* » et son accueil par Marthe ne peuvent être décomposés en éléments de

taille inférieure, parce que ces scènes correspondent à une configuration simple d'acteurs dans un espace et un temps. Voici la scène constituée par la venue de « il » : cet acteur est situé dans un temps (« dans le eux router ») et dans un espace (« il entra dans un village »). Et la scène de l'accueil de Marthe : « une femme » (acteur) « le reçut sous » (temps et espace). Il n'y aura donc pas de f.3 pour ces scènes, dont le découpage s'arrêtera en f.2.

- Les deux derniers fragments (le vis-à-vis de la « sœur » Marie avec la « parole » du « Seigneur » et celui de Marthe avec le « Seigneur ») peuvent encore être décomposés. Pour la « sœur », on distinguera son identification (son appartenance à Marthe comme « sœur » et sa nomination : « et lui était (= elle avait) une sœur appelée Marie »), et la façon dont elle accueille le « Seigneur » (« s'étant assise à côté vers les pieds du Seigneur, elle entendait sa parole. »). Pour Marthe, on distinguera son rapport au service (« Mais Marthe était embrassée autour autour de beaucoup de service »), et la façon dont elle s'inscrit dans la rencontre entre la « sœur » Marie et le « Seigneur » (« S'imposant, elle dit : « Seigneur, il ne t'importe pas que ma sœur seule m'ait laissée servir, etc<sup>33</sup> ... »).

La f.4 braque l'objectif sur les vis-à-vis avec « le Seigneur » de la « sœur » Marie et de Marthe.

- Pour la « sœur » Marie, seul le fragment mentionnant sa relation au « Seigneur » peut encore être décomposé : on y discerne un énoncé somatique de niveau 0 (le dispositif des corps : « s'étant assise à côté vers les pieds du Seigneur ») et une position énonciative dans l'entendre (« elle entendait sa parole »). La construction des focales s'arrête là en ce qui la concerne. Il s'agit en effet de dispositifs figuratifs minimaux (une configuration d'A,E,T), dont l'observation ne peut être affinée davantage.

- Pour Marthe, la forme de l'énoncé invite à développer encore le dispositif de son intrusion dans le tête-à-tête de la « sœur » Marie avec le « Seigneur ». La f.4 distingue entre le somatique de niveau 0 (« S'imposant ») et l'énonciation prolongée par le niveau 1 (« elle dit : Seigneur...<sup>27</sup> »).

La f.5 s'intéresse à ce dialogue, seul à pouvoir être décomposé. Elle y distingue la réprimande adressée par Marthe au « Seigneur », et la réponse par laquelle celui-ci la réajuste.

La f.6 examine chacun de ces morceaux.

- Dans la remontrance de Marthe, elle distingue entre son énonciation (une remontrance) et l'énoncé où elle se développe.

- De même dans la réaction de Jésus, elle différencie l'énonciation (un appel répété à Marthe) de l'énoncé qui la prolonge.

La f.7 scrute à son tour chacun des deux énoncés.

- Dans celui de Marthe elle distingue une demande et une critique.

- Dans celui du « Seigneur », une relecture corrective de l'attitude de Marthe, et une validation de celle de Marie.

La f.8, la dernière, examine les trois fragments encore susceptibles d'être divisés :

- La demande de Marthe, où elle différencie la demande elle-même de ce qui est demandé.

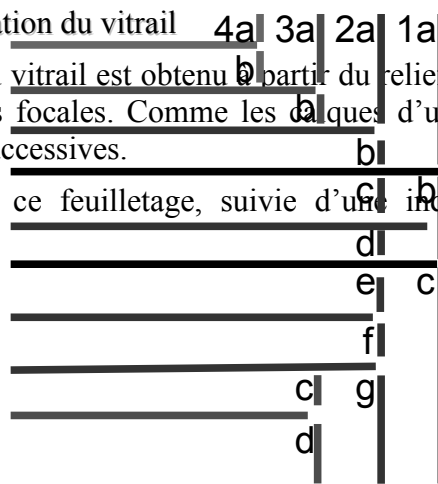
- La relecture corrective du « Seigneur », où à la dispersion de Marthe est opposé le « un » dont « il est besoin ».

- La validation de l'attitude de Marie, qui associe la figure d'un choix et la promesse qu'il sera respecté.

• Règles pour l'élaboration du vitrail

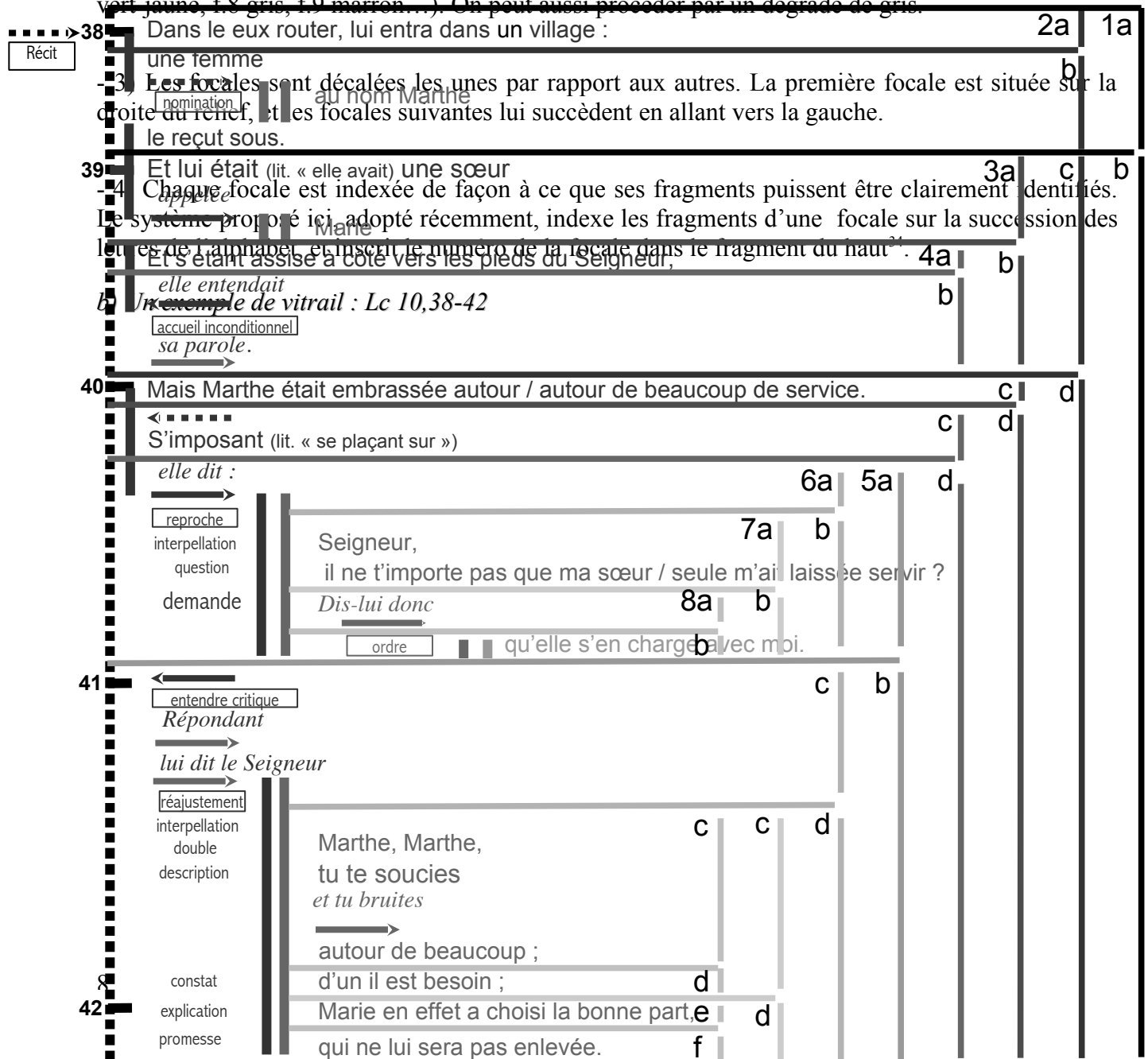
Dans la pratique le modèle du vitrail est obtenu à partir du relief, par surimposition progressive des traits signalant les différentes focales. Comme les calques d'un logiciel de dessin ces traits sont ainsi appliqués par couches successives.

Voici une représentation de ce feuilletage, suivie d'une indication de ses principes concrets d'élaboration :



- 1) Chaque focale est soulignée par un trait vertical situé sur la droite du relief. Il est barré par des trait horizontaux, qui traversent l'énoncé pour y signaler les articulations internes de la focale.

- 2) La différence des focales est soulignée visuellement, de préférence par des couleurs contrastées pour faciliter l'observation (par ex. : f.1 jaune, f.2 rose, f.3 bleu, f.4 vert, f.5 orange, f.6 violet, f.7 vert jeune, f.8 gris, f.9 marron...). On peut aussi procéder par un dégradé de gris.





### *c) Procédures*

- Comment "faire" un vitrail ?

Le vitrail propose une mise en forme énonciative de l'ensemble d'un énoncé. Pour le réaliser il faut à la fois construire les focales une par une et les hiérarchiser en les emboîtant les unes dans les autres. En effet un vitrail ne "tient" que lorsque toutes les scènes figuratives ont pris place dans une focale. Il est conseillé de procéder comme suit :

#### *a) Monter les focales*

On commencera par formuler une hypothèse de découpage concernant la globalité d'un énoncé (f.1) pour arriver aux éléments les plus petits (ici, f.8). Comme un effet de loupe, ce mouvement soutient un accroissement de l'acuité visuelle en même temps qu'un rétrécissement du champ considéré. En effet chaque élément d'une focale se subdivise à la focale suivante en une pluralité d'éléments plus petits (Ex : dans le texte, 1a se subdivise en 2a et 2b et 1b se subdivise en 2c et 2d). Attention, la construction de chaque niveau de focale suppose de découper l'ensemble de l'espace textuel considéré en plusieurs scènes (configurations d'acteurs dans un espace et un temps).

*Commencer par une approche globale permet d'en venir de façon plausible à un découpage affiné.*

### *b) Descendre les focales*

Pour une première validation de cette hypothèse, on reprendra chacune des focales en ordre inverse : en partant des scènes les plus réduites (ici f.8) pour finir sur la globalité de l'énoncé (f.1). Ce mouvement produit un élargissement du champ visuel, qui va de pair avec une diminution d'acuité du regard. Chaque focale est englobée dans la focale suivante, dont elle constitue l'un des éléments (Ex. 8a et b forment ensemble le morceau 7b ; de même 8c et d forment le morceau 7c et 8e et f le morceau 7d).

*Cette lecture inversée réajuste l'hypothèse réalisée en première approche. Il est en effet plus facile de vérifier la justesse des focales les plus élevées. Constituées de scènes indivisibles (un dispositif A,E,T), elles bénéficient d'une identification plus sûre. Il suffit alors de remonter d'une focale à celle qui la précède, dont elle constitue un fragment.*

#### • Comment "lire" un vitrail ?

La validation du découpage sera effectuée par la lecture du vitrail. Cette lecture procède focale par focale. Pour chaque focale elle associe trois moments : *valider le découpage, en observer la forme énonciative et l'interpréter*. Une liste détaillée de questions est proposée ici pour guider ces trois moments. Il sera peut-être difficile, au début, de la remplir entièrement. Cependant la pratique étendra bientôt le degré d'aisance des lecteurs...

#### *a) Valider le découpage*

\*Expliciter nettement les critères du découpage de la focale (quels acteurs, dans quel espace et dans quel temps).

\*Identifier et nommer les différentes scènes (dispositifs d'acteurs, espaces et temps) comme autant de *configurations* que cette focale distingue et associe.

*Cette première étape peut coïncider avec la construction du vitrail. Elle suppose d'identifier les acteurs, les espaces et les temps intervenus dans le découpage mais en les associant dans les différentes configurations constitutives d'une focale. Il s'agit ainsi d'une étape technique, qui demande une grande précision.*

#### *b) Observer la forme énonciative*

\*Identifier les figures mises en surbrillance par la focale.

*La juxtaposition des fragments d'une focale fait apparaître plus particulièrement certaines figures. Il s'agira là de les identifier. Attention il arrive fréquemment que ces figures ne soient pas directement représentées par l'énoncé mais apparaissent dans la comparaison entre ces fragments.*

\*Expliciter leurs points communs et leurs différences.

*Cette étape, très importante, consiste à comparer la présentation des figures dans les différents fragments pour en identifier les similitudes et les différences.*

\*Chercher les "pierres d'achoppement"<sup>35</sup> :

- Dans les figures du texte : figures des énoncés somatiques (acteurs, espaces, temps) et de l'énonciation.

- Dans les enchaînements des scènes ou dans leurs emboîtements.

*Ces pierres d'achoppement sont les bizarreries, les obscurités, les contradictions, les trous... que peuvent comporter les figures ou l'association des scènes<sup>36</sup>. Elles soutiennent le retournement du figuratif au figural. Cette seconde étape de la lecture en revient donc au statut figural des figures, mais à partir de l'organisation énonciative qui le sous-tend.*

### c) Interpréter la forme énonciative

\*Identifier les structures significantes qui sous-tendent le figural.

*Considérer l'ensemble des organisations figurales d'un énoncé permet d'en discerner les structures organisatrices. Par exemple, en Lc 18,9-14 (la parabole du pharisien et du publicain, mentionnée dans le document précédent), le figural signale la plus ou moins grande ouverture de la prière des acteurs au Tiers divin. Les structures de la signifiante mettent cette ouverture en rapport avec le statut que ces acteurs donnent à la Loi : procédure d'auto justification automatique, ou signifiant d'une obéissance consentie à Dieu<sup>37</sup> ?*

\*Interroger, en rapport avec ces structures, le "faire sens" inhérent à l'énonciation.

*Il s'agit là de considérer l'énonciation du texte par le prisme de cette structure : comment se situe-t-elle (en écho ou en écart) vis-à-vis d'elle ? En bref, il s'agit de comparer ce que "disent" les énoncés et ce que "fait" l'énonciation par la façon dont elle le dit.*

La lecture des focales doit être pratiquée dans les deux sens : montée, puis descendue. Monter les focales (f.1, f.2, f.3...) permet de partir d'une perception globale de l'énoncé, ce qui situe au point de départ de l'analyse une hypothèse générale quant à sa structure signifiante. Il revient à la lecture des focales suivantes d'en affiner et rectifier la proposition. Descendre les focales (f.8, f.7, f.6...) était cette lecture en la fondant dans l'observation d'éléments de taille minimale, relativement aisés à considérer. La succession des focales accroît ce champ progressivement, en prenant appui sur l'assurance (bien sûr relative) donnée par l'interprétation de la focale précédente. La validation de la lecture se fait ainsi par allers et retours entre ces deux dynamiques, qui s'appellent l'une l'autre.

### 4. L'analyse énonciative : présentation illustrée

Comme le relief, le vitrail n'a pas de prétention à l'exactitude objective. Comme lui encore, sa construction est toujours susceptible d'être remise en cause : c'est qu'elle ne vise pas l'exactitude, mais sert d'appui à l'ouverture des yeux et des oreilles d'un lecteur. Même approximative, même partielle, la proposition d'un vitrail est ainsi toujours éclairante : en guidant un lecteur dans une découverte régulée de l'énonciation, elle lui permet de pratiquer une analyse énonciative qui tente de lire cette énonciation. L'utilité de d'une telle lecture est, autant que faire se peut, de guider les lecteurs dans le chemin délicat qui les conduit vers une position d'énonciataire.

Le point de départ de l'analyse réside dans la réalisation du vitrail, et dans la lecture systématique des focales à laquelle elle introduit. Son point d'arrivée est une vision de l'énoncé comme forme organisée par une structure signifiante, ou encore comme "forme-sens"<sup>38</sup>. Mais ce terme de l'analyse réserve une dernière surprise : en effet il se retourne à son tour pour refléter, en miroir, le lecteur et sa propre position face à cet énoncé<sup>39</sup>.

Ce parcours sera à présent repris point par point, chaque étape de cette reprise étant à la fois présentée d'un point de vue théorique et illustrée par l'analyse de Lc 10,38-42.

#### a) Le point de départ de l'analyse énonciative

• Présentation théorique : la lecture des focales, un troisième débrayage

Le chemin sémiotique décrit jusqu'ici a associé à deux reprises débrayage et embrayage, conduisant ainsi un double chemin d'anamorphose (de retournement).

- Le premier *débrayage*, que présentait le premier article de ce parcours, est intervenu entre les mots et les choses. En incitant à ne plus confondre les textes avec les "réalités" dont ils parlent, il donnait accès au "regard sémiotique". A ce débrayage référentiel répondait un *embrayage* qui ouvrait à la lecture le champ d'une approche *figurative* appelée par la perception de la dimension

langagière d'un texte. Cet embrayage attestait d'une première anamorphose, où l'apparente évidence de la "réalité" cédait la place à la découverte de la dimension interprétative<sup>40</sup>.

- Le second *débrayage*, dont faisait état le second article du parcours, a été effectué par rapport à la dimension représentative des figures. En enseignant à les vider de tout sens *a priori*, il donnait accès à l'analyse figurative. A ce débrayage figuratif répondait un *embrayage* qui ouvrait à la lecture le champ du *figural*, ouvrant ainsi à une anamorphose de l'énoncé vers l'énonciation<sup>41</sup>.

- Le troisième *débrayage*, soutenu par la construction et la lecture des focales, intervient cette fois par rapport au figural lui-même. Ce débrayage inaugural, qui remonte depuis le tissage figural d'un énoncé vers la disposition énonciative qui en sous-tend le déploiement, ouvre à la lecture l'espace nouveau de l'analyse énonciative.

Il provient d'un constat porté par l'élaboration et la lecture des focales. En situant les réseaux de figures comme des manifestations et des effets d'une énonciation sous-jacente, elles invitent à s'en aider pour remonter vers cette énonciation. Les réseaux de figures se comprennent là comme des formants de l'énonciation : comme les points d'ancrage où elle prend appui et d'où elle en appelle à des lecteurs énonciataires.

Leur puissance de sens se détermine à deux niveaux : à l'intérieur d'une focale, et entre les focales.

- La comparaison des fragments juxtaposés par une focale donne une importance particulière à certaines figures, qu'elle met comme en surbrillance. Une autre focale soulignera d'autres figures : les figures mises en évidence par la focale 1 ne sont pas celles que souligne la focale 2, etc... Au terme de l'analyse toutes les figures d'un énoncé apparaissent comme régies par l'une ou l'autre des focales. La dimension figurale des figures provient pour une bonne part de cette inscription au sein d'une focale, des échos et des écarts qu'elle établit entre elles.

- Les figures entrent aussi en résonance dans le feuilletage entre les plans successifs de focales. Intervient là comme un effet de zoom : la focale 1 dispose, par ses figures, un cadre général qui se précise de focale en focale. Les figures d'une focale explicitent – c'est-à-dire déploient – celles de la focale qui les précède, et sont à leur tour déployées par les figures de la focale qui les suit. C'est ainsi que les focales les plus élevées d'un énoncé permettent de préciser les perspectives ouvertes par les premières focales.

#### • Illustration

Parcourir l'ensemble des focales mises en évidence par le vitrail des v. 10,38-42 permettra d'illustrer ces propos.

Voici à titre de point de départ, une présentation synthétique des différentes focales. Chaque focale y occupe une ligne individuelle (dont le numéro est indiqué sur la gauche), soulignée par une couleur correspondant à sa représentation dans le vitrail. La disposition de la ligne signale par un jeu de retraits sa place dans la hiérarchie des focales. Chaque ligne commence par préciser, en caractères droits, le dispositif figuratif auquel est associée l'ensemble de la focale. Puis des italiques désignent les pièces dont elle est constituée en explicitant leur dispositif figuratif. Cette présentation est précédée d'une parenthèse signalant l'indexation de cette pièce dans la focale (ex : a dans la ligne f.1, signifie "focale 1, morceau a") et suivie du (des) verset(s) au(x)quel(s) elle correspond (ex. : 38 pour v. 38).

f.1	Accueillir Jésus : (a,38) accueillir « il » ≠ (b,39-42) rencontrer « le Seigneur »
f.2	1a – Accueillir « il » : (2a,38a) Son entrée dans un village ≠ (2b,38b) son accueil par Marthe
f.2	1b – Rencontrer « le Seigneur » : (2c,39) la sœur rencontre le S. ≠ (2d,40-42) Marthe s'absente de la rencontre
f.3	2c – la sœur rencontre le S. : (3a,39a) la sœur propriété de Marthe ≠ (3b,39bc) la sœur disciple du Seigneur
f.4	3b – la sœur disciple du Seigneur : (4a, 39b) la sœur assise aux pieds ≠ (4b,39c) la sœur entend la parole
f.3	2d – M. absente de la rencontre : (3c,40a) M. esclave du service ≠ (3d,40b-42) M. interrompant la rencontre
f.4	3c – Marthe interrompant la rencontre : (4c,40b) Marthe s'imposant ≠ (4d,40c-42) son dialogue avec le S.
f.5	4d – le dialogue de M. avec le S. : (5a,40c-e) M. morigénant le S. ≠ (5b, 41-42) le S. réajustant Marthe

f.6	5a – M. morigénant le Seigneur : (6a,40c) <i>Le reproche de M. ≠ (6b, 40d-e) l'énoncé du reproche</i>
f.7	6b – L'énoncé du reproche. : (7a, 40d) <i>une critique ≠ (7b, 40e) une demande</i>
f.8	7b – Une demande : (8a, 40b') <i>la demande ≠ (8b, 40d'') ce qui est demandé : commander</i>
f.6	5b – le Seigneur réajustant M. : (6c,41a) <i>Le réajustement du S. ≠ (6d, 41b-42) l'énoncé correctif</i>
f.7	6d – L'énoncé correctif : (7c, 41b-c) <i>corriger l'attitude de Marthe ≠ (7d, 42) valider le choix de Marie</i>
f.8	7c – Corriger l'attitude de Marthe : (8c, 41b) <i>la dispersion de M. ≠ (8d, 41c) l'unique nécessaire</i>
f.8	7d – Valider le choix de Marie : (8e, 42a) <i>le choix de M. ≠ (8f, 42b) la promesse qu'il sera respecté</i>

Une brève présentation, issue de la lecture des focales, résumera à présent quelques acquis de ce tableau.

La f.1 est centrée sur la figure de Jésus : accueilli comme « *il* » (1a), puis rencontré comme le « *Seigneur* » (1b). S'indique ici une problématique : accueillir Jésus comme un voyageur anonyme pourrait bien comporter un risque, celui de s'exposer à un vis-à-vis avec le « *Seigneur* ».

La f.2 considère isolément chacun de ces éléments :

- L'accueil de « *il* » (1a) est déployé dans une figure de rendez-vous, dans lequel l'initiative de « *il* » (2a) précède et appelle l'invitation de Marthe (2b). Cette invitation est donc une réponse.
- Le vis-à-vis avec le « *Seigneur* » (1b) s'ouvre sur un double dispositif : la « *sœur* » Marie se fait présente à sa présence (2c), tandis que Marthe s'absente dans le « *service* » (2d). Apparaît ici le caractère antithétique des deux dispositifs.

La f.3 ressaisit les éléments 2c et 2d :

- Le développement qu'elle donne à la rencontre de la « *sœur* » Marie avec le « *Seigneur* » (2c) la situe d'abord relativement à Marthe (3a), puis relativement au « *Seigneur* », comme disciple (3b). Une articulation apparaît ici entre ces deux versants, que précisera la suite de l'énoncé.
- En déployant l'absence de Marthe (2d) elle la situe dans deux espaces : le « *service* » qui l'"embrasse" (3c), et la rencontre entre la « *sœur* » Marie et le « *Seigneur* » (3d) dans laquelle elle fait irruption. Son absence à cette rencontre (3d) se requalifie ici en termes de disparition, presque d'absorption par le service. En retour, son intervention dans le vis-à-vis de Marie et du « *Seigneur* » a couleur d'intrusion dévastatrice. Tout se passe comme si, en s'y « *imposant* », elle venait comme piétiner la scène dans laquelle elle fait intrusion.

La f.4 reprend :

- L'élément 3b (la « *sœur* » Marie disciple du « *Seigneur* ») par les fragments suivants : la « *sœur* » aux pieds du « *Seigneur* » (4a), puis entendant sa parole (4b). Apparaît ici la cohérence entre les dimensions somatiques et énonciatives, qui situe Marie comme unifiée dans sa rencontre du « *Seigneur* ». L'unification la situe, dans l'espace, comme au-dessous de lui.
- L'élément 3d (Marthe s'absente de la rencontre avec le « *Seigneur* ») par l'intrusion de Marthe (4c), et le dialogue qui la prolonge (4d). Apparaît ici une cohérence inverse de celle de Marie : Marthe, d'abord absente du vis-à-vis de sa « *sœur* » avec le « *Seigneur* », cherche à s'y inscrire en une position surplombante que confirmera son énonciation. L'antithèse mentionnée ci-dessus se développe et se précise : Marie (présence somatique, entendre, soumission) est bien le double inversé de Marthe (absence somatique, dire, position surplombante).

La f.5 ressaisit uniquement le dialogue entre Marthe et Jésus.

- Un premier fragment montre Marthe morigénant le « *Seigneur* » (5a).
- Un second fragment indique comment le « *Seigneur* » réajuste Marthe (5b).

La longueur et la précision de ce passage invitent à situer l'enjeu principal de l'énoncé du côté de Marthe, et de sa position fautive dans la rencontre avec son hôte. Il s'agit ici d'en exposer les effets et les causes.

La f.6 développe l'un et l'autre fragments :

- Le fragment 5a (Marthe morigénant le « *Seigneur* ») associe deux volets : le reproche de Marthe (6a), et l'énoncé qu'il formule (6b). Le dire de Marthe déploie ainsi l'ensemble de son point de vue sur la scène que l'énoncé vient de raconter. Cet développement atteste de son désir pressant

de la voir s'interrompre.

- Le fragment 5b (le « *Seigneur* » réajustant Marthe) associe également deux volets, symétriques des précédents : l'appel répété du « *Seigneur* » à Marthe (6c), et l'énoncé qui le prolonge (6d). Cette réponse, décalée par rapport à la demande de Marthe, ne répond pas directement à ses énoncés mais en lit l'énonciation où elle entend un désir impuissant de rencontre. Elle y répond d'abord énonciativement, par un appel qui l'invite à se mettre comme sa sœur en position d'entendre, entrant ainsi dans le vis-à-vis avec le « *Seigneur* ». C'est dans ce contexte énonciatif que prend place et que doit être entendue l'énoncé correctif qui prolonge cette énonciation.

La mise en rapport des deux fragments souligne la différence des positions d'acteurs : Marthe, qui se croit fondée à réprimander le « *Seigneur* », se trouve enseignée par lui quant à ses erreurs. Cet enseignement n'adopte pas un ton de reproche semblable au sien mais lui offre la chance d'une libération.

La f.7 déploie les deux énoncés :

- Celui de Marthe (6b) associe une critique (7a) et une demande (7b). Les deux pièces de la focale convergent vers son refus de la relation de Marie avec le « *Seigneur* », et vers une volonté "mauvaise", motivée par un sentiment d'exclusion, de l'enfermer avec elle dans le service qui l'accapare.

- Celui du Seigneur (6d) corrige l'attitude de Marthe (7c) et valide celle de Marie (7d). L'entrée en matière qui l'a précédée (6a) situe cette comparaison bien autrement que comme une dévalorisation de Marthe : comme la proposition d'un chemin qu'elle est invitée à parcourir, et dans lequel sa sœur l'a précédée.

Ces pièces de la f.7 convergent également, mais vers l'importance centrale du choix de la « *sœur* » Marie. Elles le situent comme une chance donnée à Marthe, sa « *sœur* » lui étant offerte comme l'exemple du chemin ouvert par le « *Seigneur* » à tout humain. En-deçà s'indique la voie d'une relation fraternelle libérée de la jalousie. Revient ici en écho la présentation de Marie comme sœur de Marthe, et son association à son statut de disciple du « *Seigneur* ». Dans l'énoncé, les deux qualifications pourraient bien être liées : c'est en tant que « *sœur* » de Marthe que Marie est située dans la relation avec le « *Seigneur* ». Et c'est par Marthe qu'elle a eu la chance de le croiser : elle a donc pleinement accueilli le cadeau que lui faisait sa sœur. Qu'en sera-t-il de Marthe ?

La f.8 ressaisit :

- La demande de Marthe au « *Seigneur* » (7b), dont elle distingue l'énonciation (8a) et l'énoncé (8b) : elle cherche à dicter ses mots au « *Seigneur* », profitant de l'entendre de la « *sœur* » Marie pour lui faire quitter sa position de disciple enseignée par le maître. Apparaît alors une contradiction perverse entre l'appellation « *Seigneur* » et sa tentative pour capter la parole du « *Seigneur* » en l'instrumentalisant au profit de sa jalousie envieuse.

- La relecture critique faite par le « *Seigneur* » (7c) ne s'arrête pas à cette tentative malheureuse, mais remonte à l'attitude immanente dont elle est la manifestation. Elle met en évidence la puissance d'éparpillement responsable de sa dispersion (8c) et le rapport nécessaire, mais qui lui fait défaut, à l'unique dont il est « *besoin* » (8d). Apparaît là un manque radical, dont son absence à la relation avec le « *Seigneur* » n'était que l'expression.

- En vis-à-vis, la validation du choix de Marie (8e) développe la mention d'un choix, non de la "meilleure part" (traduction inexacte, et qui relève elle-même d'une logique de jalousie) mais de la « *bonne part* ». En promettant qu'un tel choix sera respecté (8f), le « *Seigneur* » Jésus ne se contente pas d'en confirmer la validité. Formulée sans auteur ni horizon de temps, sa promesse engage l'éternité : y résonne la promesse du « *Seigneur* » Dieu, sa fidélité qui ne se dément pas. La figure en creux du don divin apparaît ici, ouvrant du même coup sur le lieu divin la scène humaine de la rencontre. La présence de la « *sœur* » Marie à la relation avec le « *Seigneur* » se comprend là comme une figure de l'Alliance dans laquelle son choix l'a inscrite en réponse à la venue première de « *il* ».

L'antithèse entre les deux sœurs se précise en cette f.8 : ce qu' "a" Marie apparaît comme ce qui

précisément manque à Marthe : le choix du « un », seul à pouvoir préserver de l'aliénation au multiple. Apparaît ici, en filigrane de cet éparpillement, la figure d'un diviseur (c'est le mot grec translittéré dans l'appellation « diable ») responsable de l'absence de Marthe à la rencontre du « Seigneur » présent sous son toit, et de sa surdité à l'invitation constituée par sa présence. La proposition contenue dans la réponse du « Seigneur » à Marthe prend ici toute sa portée : elle est la proposition du salut.

La f.8 entre ainsi en résonance avec la f.1, dont elle développe et précise la problématique. Au terme de la lecture, accueillir « sous » un « il » qui est Jésus se comprend comme encourir le risque de se voir offrir par le « Seigneur » ce qu'il peut donner : lui-même, Dieu venu dans l'humain pour l'inviter à un entendre capable de le réajuster, mais aussi à la fraternité où s'accueille ce réajustement. C'est ainsi que l'ultime focale de l'énoncé développe et précise la problématique ouverte par la f.1.

### b) Le développement de l'analyse énonciative

- Présentation théorique : éprouver le "faire sens" de l'énonciation

Pour l'analyse énonciative l'élaboration du vitrail et la lecture des focales sont seulement un point de départ : elles constituent le débrayage qui ouvre les lecteurs à une perception nouvelle de l'énoncé comme espace énonciatif, c'est-à-dire comme forme manifestant une énonciation. Elles leur enseignent à la discerner de plus en plus distinctement dans l'énoncé, jusqu'à en permettre une perception synthétique apte à la saisir d'un seul regard. Ils en viennent peu à peu à discerner concrètement la forme énonciative de l'énoncé qu'ils ont sous les yeux. Désormais visibles, les lignes profondes qui organisent souterrainement le paysage signifiant de l'énoncé se déroulent devant eux comme un chemin repérable : ils découvrent qu'un texte parle.

Ils découvrent en même temps que ce texte leur parle, et même qu'il est en train de parler ici et maintenant dans leurs oreilles<sup>42</sup>. Ils expérimentent en effet que c'est leur lecture qui a, de fait, réactivé la puissance de parole inscrite en lui comme une forme dormante, en attente de vis-à-vis<sup>43</sup>. En portant vers eux cette parole latente, elle lui a donné une caisse de résonance où se "réaliser" elle-même. Sans lecteur en effet il n'y a pas de texte, mais simplement un "objet textuel" muet<sup>44</sup>. Cette découverte révèle les lecteurs à eux-mêmes comme lieu "réel" du sens.

La découverte se poursuit, les lecteurs "réalisant" du même coup que leur avènement au sens provient de leur rencontre avec la "signifiante" du texte. La signifiante est « ce par quoi les signes se font porteurs de sens »<sup>45</sup>. Ce "par quoi" n'est pas le sens du texte – puisqu'il n'est pas accessible<sup>46</sup> mais son "faire sens", la puissance de sens inhérente à sa "voix" de texte. Fr. Martin parlait à ce propos de "force énonciative"<sup>47</sup>.

L'accès à la signifiante est comme une ouverture des yeux. Les lecteurs découvrent que la pure fiction du figuratif était aussi le support d'une histoire "réelle", la leur, écrite au présent de leur lecture : en leur montrant les acteurs d'un énoncé et leurs positionnements signifiants, l'énonciation les faisait partenaires de son dire, les instaurant eux-mêmes comme acteurs. S'ils pouvaient jusqu'ici l'assimiler aux seules figures de parole proposées par les énoncés, cela ne leur est plus possible. Le terme signifie à présent aussi, et même d'abord pour eux l'expérience "réelle" à laquelle les expose la lecture.

Cette découverte est une nouvelle anamorphose : elle fait basculer les lecteurs d'un voir qui considérait tout énoncé comme un tissage de figures vers l'entendre qui en accueille la voix dans l'actualité de la lecture. Tandis que le travail du voir soutenu par l'analyse figurative portait une élaboration conceptuelle, l'entendre auquel introduit l'analyse énonciative affecte un lecteur dans la "réalité" de son incarnation. Il ne s'agit plus simplement d'observer les jeux signifiants figurés par un énoncé, mais de les vivre.

Par cette anamorphose l'analyse énonciative conduit les lecteurs à s'expérimenter eux-mêmes

comme le lieu visé par la parole des textes, éprouvant ainsi de plein fouet l' "intransitivité" des textes<sup>48</sup>. Mais elle permet également à cette découverte de ne pas en rester à une dimension purement somatique où elle serait éprouvée comme le choc indicible d'un "effet de réel". En l'assortissant d'une capacité à lire le "faire sens" d'un texte, elle invite les lecteurs à la traverser de façon débrayée. La construction et la lecture des focales montrent en effet que cette force signifiante tient exclusivement à la forme de l'énoncé, c'est-à-dire à la disposition relative des scènes et aux réseaux signifiants qu'elle tisse. Elle devient ainsi lisible, mettant les lecteurs à même d'identifier la puissance de sens qui les traverse et les travaille dans leur lecture.

Il ne s'agit pas là de chercher à coïncider avec des énoncés qu'il s'agirait de saisir. En effet cette découverte est tout le contraire d'une mainmise conceptuelle. Le discernement de l'énonciation à partir du choc de la signifiante appelle plutôt la formulation d'hypothèses interprétatives sans cesse à préciser, toujours à reprendre. Leur formulation est libératrice indépendamment de leur justesse toujours relative. En effet toute lecture est traversée de fait par la signifiante d'une énonciation. Elle se déploie du seul fait de la lecture, et pour chaque lecteur individuellement : en se situant face à la forme de l'énoncé il en réactive pour lui, mais aussi en lui la capacité à faire sens. Apprendre à en discerner la présence lui enseigne surtout la vigilance nécessaire pour l'accueillir de façon à assumer toujours davantage le "devenir énonciataire" auquel l'invite le vis-à-vis de la "voix du texte". Tenter d'en formuler les enjeux l'éclaire sur les accents de cette "voix", mais tout autant et peut-être plus encore sur lui-même.

#### • Illustration

Un nouveau retour sur les v. 10,38-42 illustrera ces propositions. Le travail réalisé sur les focales permet en effet d'en découvrir une vision synthétique, la considérant comme une forme énonciative désormais aisément repérable, et par conséquent lisible.

Cette forme est celle d'une situation somatique (1a) dont l'énoncé déploie les effets (1b).

- Cette situation, un accueil de « *il* » par Marthe, est présentée comme un rendez-vous rapporté à l'initiative de « *il* » (2a), auquel répond aussitôt le désir de Marthe (2b).

- Les effets de ce rendez-vous interviennent dans un espace intime nettement différencié de l'espace public du village : il s'agit en effet d'un vis-à-vis entre « *il* », devenu le « *Seigneur* », et les deux femmes qui se présentent face à lui : la « *sœur* » Marie (2c) et Marthe (2d). Si toutes deux le reconnaissent comme « *Seigneur* », la différence de leurs attitudes révèle des interprétations opposées de cette identité. Dans les deux cas la procédure de présentation suivie par l'énoncé est identique : chacune des actrices est d'abord figurée en elle-même, puis représentée dans son accueil du « *Seigneur* ». Et cet accueil, situé dans la dimension somatique, se prolonge par une figure d'énonciation : la « *sœur* » Marie, assise aux pieds du « *Seigneur* », se concentre sur l'entendre (3b) tandis que Marthe, aliénée par le service, interrompt la scène par son dire intrusif (2d). Apparaît donc ici le théâtre d'une interprétation contradictoire : la « *sœur* » Marie reçoit le « *Seigneur* » en s'ajustant sur ce qu'il est, et Marthe l'inscrit dans les logiques sociales humaines.

Cette scène, racontée par le texte, est aussitôt reprise dans la parole de deux des acteurs. En effet l'intrusion de Marthe se prolonge par un énoncé qui en propose sa lecture, greffant ainsi un second niveau d'interprétation sur l'interprétation somatique montrée précédemment. Une nouvelle fois l'énoncé fait place à deux points de vue contradictoires.

- Marthe (6b) critique vivement une rencontre dont les deux partenaires lui semblent mus par l'indifférence à son égard (7a). Elle en appelle même à la parole du « *Seigneur* » contre elle-même, puisqu'elle lui demande d'ordonner que cesse l'entendre attentif de sa « *sœur* » Marie (7b).

- Le « *Seigneur* » ne répond pas à cette réprimande mais en considère l'auteur. Il réagit au dire de Marthe comme à un appel auquel répond son propre appel à entrer à son tour dans l'entendre (6c). L'exposé de son point de vue suit cette invitation. Il ressaisit les figures (somatiques, énonciative, verbales) qui qualifient Marthe et Marie pour les redresser sous une toute autre lumière. Apparaît là une interprétation inverse de celle de Marthe, puisqu'elle souligne l'égarément



manifesté par son agitation (7c) et la justesse du comportement de Marie (7d). La rencontre des deux lectures désigne ce que "voit" ici le « *Seigneur* » : le "bon" choix, c'est-à-dire le choix exclusif du « *bon* » fait par Marie (8e), est cela seul qui manque à Marthe (8d). La promesse qui achève l'énoncé (8e) relie implicitement le point de vue développé dans ces versets par le « *Seigneur* » à celui du Tiers divin, absent figurativement de l'énoncé mais que cette conclusion situe comme le point de fuite à partir duquel s'en comprend la cohérence.

Par sa seule construction – une situation vécue et interprétée de façon contradictoire par ses acteurs, puis une interprétation également contradictoire de ces interprétations – l'énonciation du texte met ainsi au centre de la perspective la question de l'interprétation. Elle engage ainsi les lecteurs à en découvrir, non plus intellectuellement mais par une expérience concrète, la dépendance vis-à-vis du cadre dans lequel elle intervient – et par conséquent sa puissance de manifestation eu égard à ce cadre : Marthe vit et lit du point de vue de la "terre" une scène que sa « *sœur* » Marie vit et que le « *Seigneur* » lit du point de vue du "ciel". S'ouvre là comme un vertige, invitant chaque lecteur à reconsidérer à la fois ses comportements (comment il *vit*) et ses interprétations (comment il *lit*) à partir d'un point de vue ouvert sur la prise en compte d'un Tiers divin. Il y expérimente que toute interprétation est un choix, et qu'il situe son auteur au-delà de ce qu'il en comprend lui-même<sup>49</sup>.

C'est ainsi que l'énonciation du texte donne à qui veut bien l'entendre une leçon de lucidité. L'accueillir sera d'autant plus aisé – ou malaisé, c'est selon – qu'existeront des échos de figures entre la situation des deux sœurs et celles que connaît un lecteur. Mais si ces échos n'existent pas (la situation relatée par le texte étant étrangère à l'expérience de ce lecteur) l'effet de miroir n'en sera pas moins possible. La question de l'interprétation, de sa subjectivité et de ses implications... n'est-elle pas au cœur de toute situation humaine ?

### c) *L'achèvement de l'analyse énonciative*

- Présentation théorique : le don des structures, un embrayage

Le terme de l'analyse est un embrayage qui porte à son achèvement le processus d'anamorphose décrit ci-dessus : s'y découvre un point de vue autre, où la forme énonciative construite précédemment s'efface à son tour au profit de la signifiante qui la structure.

Cette découverte, souvent instantanée, peut être donnée – parfois d'emblée – dans une intuition bouleversante. Tenter de décrire la logique qui préside à son avènement la situe en revanche comme le fruit du long chemin d'analyse qui l'a précédée<sup>50</sup>. En effet l'énonciation discernée dans la seconde étape de l'analyse fait apparaître la récurrence de dispositifs qui traversent à la fois le somatique et l'énonciation. Représentés à tous les niveaux d'un énoncé, ils y sont figurés de bien des façons : en positif mais aussi en creux, par des modèles ajustés ou faussés. Lorsque cette récurrence est perçue, l'énonciation se présente d'un coup dans une clarté comparable à la transparence d'une eau pure. L'épaisseur des figures s'y résout dans la limpidité des structures : cette découverte resitue en effet les différentes scènes associées par un énoncé comme autant d'habillages figuraux de ces structures, ou encore comme une chair qui voilerait et dévoilerait l'assemblage osseux dont elle est soutenue.

S'y donne(nt) à voir, dans une évidence souvent aveuglante de simplicité, le(s) lieu(x) de sens visés par l'énonciation. Ces structures signifiantes sont les structures de l'énonciation. Repérables à partir des récurrences manifestées aux différents étages d'un énoncé elles désignent l'énonciation qui en organise le retour et leur confère leur forme signifiante. Lues aux échos et écarts entre les différents dispositifs, eux-mêmes formels, représentés par l'énoncé, elles se donnent comme des structures de structures.

Les structures ainsi discernées dans la transparence des dispositifs de figures n'ont rien à voir avec une reformulation conceptuelle. Elles sont plutôt des formes matricielles, où l'ensemble de l'énoncé se trouve à l'état de germe. Les discerner permet d'accueillir la signifiante d'une énonciation bien autrement que comme un savoir : comme un appel à ouvrir l'oreille pour enfin ouvrir les yeux. Elles

donnent en effet à entendre la "voix du texte" portant une proposition de sens vers les oreilles d'un lecteur. En parlant, cette "voix" en vient à raconter l'histoire du travail qu'elle est en train d'opérer en ce lecteur. Les figures reviennent ici, mais éclairées par les structures dont elles sont l'habillage, et devenues comme une représentation parabolique qui manifeste et désigne les lieux de l'énoncé qui, par l'énonciation, visent le lecteur<sup>51</sup>. Quelle que soit la porte par laquelle il entre dans ce texte (énonciation réelle ou figurée, et par des figures somatiques ou énonciatives) il ne peut manquer de s'y trouver confronté puisqu'elles sont partout. Il entre alors, le sachant ou non, dans un jeu d'échos qui l'invite sans violence au sens.

Le savoir qu'un lecteur acquiert là ne lui permettra jamais de mettre la main sur "le" sens, puisqu'il n'y a, rappelons-le, pas accès. Il n'y a donc lieu pour lui que d'accueillir le sens suscité en lui par sa confrontation avec la signifiante. Voici le bénéfice de cet accueil : la découverte de ces structures lui permet de mieux comprendre le lieu de sens travaillé en lui par la lecture, et de s'en trouver éclairé.

### • Illustration

Un nouveau retour sur le texte de Lc 10,38-42 illustrera ces propositions. Récapitulée de façon synthétique, l'analyse de la signifiante montre la récurrence d'un double dispositif. D'une part la réalité d'une "Alliance" portée par l'élan de Jésus (identifié par l'énoncé comme « *Seigneur* ») à la rencontre des humains et appelant nécessairement réponse. D'autre part l'interprétation révélée par cette réponse, et la façon dont situe son auteur au regard du divin. Le partage opéré dans la réponse des deux sœurs atteste de deux éléments : l'immense désir qui porte l'humain – pour autant qu'elles le représentent – à la rencontre du divin, mais aussi les exigences de ce vis-à-vis.

Cette structure commence par se développer sur le plan somatique. D'abord au dehors : « *Il* » quitte le groupe pour s'aventurer dans un village en quête de rencontre. Seule Marthe le reçoit, là où on aurait pu attendre un afflux de bonnes volontés. La même structure se rejoue dans l'intimité du vis-à-vis. La « *sœur* » Marie, ouverte au don dont sa sœur lui est médiatrice, s'ajuste aussitôt sur la personne de Jésus en ce qu'il est le « *Seigneur* » : suspendant tout faire elle se positionne tout en bas (« *assise à côté vers les pieds*<sup>52</sup> ») et se concentre sur l'accueil du don qu'est sa « *parole* ». Cependant Marthe ne peut rien accueillir mais se crispe sur les catégories qui l'enferment dans les limites de la scène humaine, en l'occurrence un rapport presque amoureux avec le « *service* ». En contrepoint binaire à l'accueil de sa « *sœur* » Marie, elle reçoit le « *Seigneur* » comme un hôte de passage et non comme l'Envoyé de la grâce divine<sup>53</sup>. Apparaît là le partage qui s'opère entre une ouverture ternaire accueillant en même temps l'autre humain et l'Altérité du divin et une clôture défensive visant à réduire toute altérité en l'enfermant dans les prisons que sont les représentations du "moi".

La même structure revient dans l'énonciation, où elle distingue la « *sœur* » Marie et Marthe : l'une ouvre l'oreille pour donner espace à la « *parole* » du « *Seigneur* », tandis que l'autre ouvre la bouche pour refermer cet espace. Elle caractérise également (mais sur son versant de l'Alliance) la relation du « *Seigneur* » avec les deux sœurs : il répond à chacune d'elle dans son lieu de sens, incarnant une nouvelle fois l'élan de la rencontre. C'est ainsi qu'il verse sa « *parole* » dans l'oreille ouverte de la « *sœur* » Marie, et répond à l'interpellation brutale de Marthe par cet appel insistant : « *Marthe, Marthe...* ».

Les énoncés de Marthe et du « *Seigneur* » rendent également compte de cette structure. Celui de Marthe met en scène un monde binaire, où tout doit s'aligner sur son interprétation si restrictive de ce qu'est "accueillir le « *Seigneur* »". L'énoncé du « *Seigneur* » ouvre une porte dans cette prison : en signalant à Marthe l'errance de sa position, en lui montrant par antithèse la justesse du choix de sa « *sœur* » Marie, il lui fait déjà le don du « *un* » nécessaire. L'offre d'Alliance lui est faite ici précisément : saura-t-elle lâcher son envie jalouse pour répondre à l'invitation du « *Seigneur* » ? Pour l'y aider, la mention de Marie déploie sous ses yeux l'harmonie d'une Alliance établie pour l'éternité. En même temps, elle fait un don à Marie : découvrir la justesse de sa position, et

d'apprendre qu'il s'agit là d'un don divin qui ne sera pas repris. Aux sœurs, cette parole fait ainsi le don du don : elle les ouvre à la grâce, pour autant qu'elles puissent l'accepter.

Apparaît donc là la mise en tension de deux dispositifs d'Alliance, l'une empêchée par l'enfermement du partenaire humain et l'autre réalisée par son ouverture sur le divin. Celui-ci est le pôle, absent figurativement du texte, à partir duquel s'opère le basculement du binaire au ternaire. La figure insistante, dans l'énoncé, de la relation entre les deux sœurs en permet également une lecture anthropologique. Vue du point de vue de la scène humaine, Marthe est la figure d'une relation fraternelle soumise à une loi de fusion, et qui reçoit comme une frustration insupportable de voir sa sœur jouir de ce à quoi elle pense ne pas pouvoir accéder. La position de la « sœur » Marie est toute différente : contrairement à ce qu'en dit sa sœur, elle n'agit dans l'énoncé qu'en tant que « sœur » de Marthe. L'invité qu'elle accueille est celui que Marthe a conduit jusqu'à elle, et rien dans son attitude ne cherche à l'exclure. Le retournement proposé à cette dernière par la parole du « Seigneur » pourrait être de s'harmoniser sur cette attitude où, dans une sororité exempte de jalousie, le don accueilli par l'une est offert à une autre par son truchement. Il s'agit ici d'entrer dans l'Alliance par la fraternité.

Le ternaire se comprend là, sur un mode purement anthropologique, comme une ouverture à un pôle d'altérité dont tout autre humain – toute sœur – est de fait porteur. Le binaire intervient comme une récusation de cette altérité, reçue comme une menace insupportable pour l'horizon étroit du "moi".

## Conclusion

L'ultime anamorphose qui constitue le terme de l'analyse énonciative engage à se retourner pour considérer le chemin parcouru. Apparaît rétrospectivement sa correspondance avec la première anamorphose du parcours : pour trouver le "réel" éprouvé dans la lecture, il fallait commencer par lâcher le rapport imaginaire à la "réalité" qui permettait d'en faire l'économie. L'anamorphose signifiante vient également dénouer un piège de l'anamorphose figurale : en permettant d'éprouver le "réel" de l'énonciation, elle défait le risque d'en rester au miroir des figures et à ses délectations sémantiques. Le choc de la signifiante est rude : il renvoie un lecteur à lui-même, lui révélant bien souvent que le roi est nu. Mais, comme il en va de Marthe, cette révélation pourrait bien être salutaire : elle offre la chance d'une libération

Les deux anamorphoses ne s'enchaînent pas de façon chronologique, comme si la seconde annulait la première. Elles s'appellent au contraire l'une l'autre, dans un jeu d'allers et retours indéfinis. La première anamorphose est la clef qui ouvre le passage vers le monde de la forme, tandis que la seconde anamorphose invite à s'imprégner de cette forme pour regarder les figures complètement autrement. En invitant à les quitter elle ouvre au "réel" et à ses effets.

Comme indiqué à plusieurs reprises dans ce parcours l'analyse énonciative, le modèle du vitrail, mais aussi le relief qui le prépare et les fonde sont nouveaux en sémiotique. Ils constituent des prolongements, pour l'un figuratif et pour l'autre énonciatif, de la sémiotique figurative inaugurée au CADIR en dialogue et en débat avec la sémiotique narrative de Greimas. Cette exposition a cherché à les présenter en soulignant la continuité des recherches menées au Centre, dans leur orientation vers l'énonciation. Il apparaît cependant au terme du chemin... que ce terme n'est que provisoire, et qu'il a déjà ouvert sur une suite. Trois indications, qui sont autant d'appels à poursuivre, témoignent en effet d'un à venir de la recherche dont il est fait état ici.

- 1) La proposition d'une analyse énonciative invite à revenir sur l'analyse narrative formalisée par Greimas. Dans l'histoire de la recherche menée au CADIR elle a constitué une étape inaugurale, presque aussitôt dépassée par la découverte de l'énonciation. Les développements actuels de la recherche engagent à y revenir en faisant apparaître la tension féconde qu'elle entretient avec l'analyse énonciative. Le modèle narratif, qui décrit les logiques du rapport d'objet, est régi par une structure binaire (un sujet est avec ou sans l'objet) engendrant entre les sujets des rapports de conflit ou de fusion. Le modèle énonciatif, qui déploie les dynamiques de la parole, relève en revanche

d'une structure relationnelle ternaire<sup>54</sup> porteuse d'une harmonie ouverte à l'altérité et nourrie de la différence. C'est pourquoi les deux modèles pourraient bien se répondre l'un à l'autre comme le recto et le verso d'une même feuille de papier, ou encore comme les deux côtés d'une pièce de monnaie. Ils constitueraient deux types de développements possibles pour l'analyse figurative : ils seraient deux relectures possibles, situées en contrepoint l'une de l'autre, des structures engagées dans le tissu figuratif et figural d'un texte. Ce que l'analyse narrative approcherait en "plein", du point de vue de l'énoncé par le biais du rapport d'objet, l'analyse énonciative le désignerait en "creux", à partir de l'énonciation et dans les inajustements de la parole. Et dans les déchirures de la forme narrative pourraient bien transparaître les lignes de la forme énonciative... L'histoire intellectuelle du CADIR vient en appui à cette proposition : c'est en effet le travail du narratif qui a initié, soutenu et guidé la découverte et l'élaboration de l'énonciation par les chercheurs.

Un prochain document (le quatrième du parcours inauguré ici) explorera cette correspondance entre narratif et énonciatif à partir d'une reprise des modèles et des pratiques de l'analyse narrative à l'intérieur du cadre théorique établi par le schéma de la parole (la distinction entre somatique, énonciatif et verbal).

- 2) Malgré son inachèvement partiel (en attente d'une ré-élaboration du narratif) l'"étape des structures" soulève avec insistance la question des effets de sens de la lecture, notamment de la lecture des textes bibliques<sup>55</sup>, et de son opérativité somatique. Des lecteurs croyants la qualifieraient comme une expérience de la puissance salvatrice de la parole. Des lecteurs non-croyants, qui l'expérimentent tout autant mais avec des constructions signifiantes autres, parleraient peut-être d'une expérience de résilience. Il apparaît à présent non seulement comme envisageable mais comme nécessaire d'interroger la possibilité de proposer des modèles susceptibles d'en rendre compte. Un cinquième document, exposant ces questions, suivra donc la présentation de l'analyse narrative. Il aura la fonction d'un seuil, clôturant le parcours inauguré par ce numéro de *Sémiotique et Bible* en l'ouvrant sur un champ nouveau, d'ampleur infiniment plus vaste : celui des enjeux de "création" d'une parole de vie entendue comme telle.

La publication, dans de prochains numéros de la revue, de plusieurs articles rédigés par Olivier Robin y jalonnera la présentation de cette terre encore inconnue de la sémiotique, mais que la spiritualité a parcourue en tous sens :

- « La forme et sa lecture » interrogera la notion de "forme du texte" et la façon dont elle met un lecteur en travail.

- « L'animation de la lecture », rédigé sur la base de l'expérience vécue dans un séminaire de formation d'animateurs de lecture, montrera comment l'expérience, relue, de la lecture donne des modèles en vue de l'animation.

- « Vers une théologie de la lecture » présentera cette théologie où il est rendu compte du sujet en tant que sa vérité se révèle dans la liberté qui le conduit à choisir, par la mise en œuvre d'une volonté résultant des « affections » éveillées en lui par la lecture.

- « Synthèse et exemples : la joie » : cet article, fondé sur une lecture de Lc 24 menée dans le cadre d'un séminaire de formation à l'animation, balisera le chemin qui conduit à une sémiotique des affections.

- « Lecture de Lc 10, 38-42 » : ce dernier article, également appuyé sur plusieurs lectures collectives, interrogera le travail en train de se faire dans un groupe de lecture biblique et son rapport avec les modèles développés par le texte.

- 3) Un phénomène nouveau apparaît avec une insistance de plus en plus grande : en élaborant les structures de la signifiante, l'analyse énonciative inscrit toute lecture dans un jeu d'échos relancé de texte en texte comme une résonance de structures. Sa perception ouvre de plus en plus largement à une perception synthétique des textes bibliques comme réseaux de structures. Apparaît là une dimension "*diatopique*"<sup>56</sup> qui tisse les structures entre elles comme le figural le fait des figures, invitant ainsi à ressaisir la Bible globalement, comme une construction entièrement structurale. Au

CADIR, cette dimension diatopique a été particulièrement explorée par les recherches de Jean Calloud et de ses successeurs<sup>57</sup>. Mais elle apparaît tout autant en dehors du champ de la sémiotique, chez des exégètes pratiquant une lecture ouverte aux jeux et aux enjeux de la parole<sup>58</sup>. Ce constat suscite une question d'ordre théorique, et qui concerne toute exégèse : cette *diatopie* ne serait-elle pas inhérente aux lectures synchroniques, dès lors qu'elles engagent la dimension de l'énonciation ? Pratiquée au contact des textes bibliques, elle pourrait apparaître comme la puissante matrice d'une *théologie biblique* qui est l'un des fruits les plus plus goûteux de la lecture, depuis les temps patristiques jusqu'aux jours d'aujourd'hui.

- 1 Ce rappel se situe dans la continuité des éléments indiqués par le premier document de ce parcours, qu'il précise et développe. Cf « Un cadre théorique : le "schéma de la parole" », §2a.
- 2 Ces indicateurs sont les "embrayeurs", classe de mots qui n'ont pas de référent propre dans la langue, et ne reçoivent un référent que lorsqu'ils sont inclus dans un discours. « *Par exemple, je, papa, hier, ici ne prennent de valeur que par référence à un locuteur et par référence au temps de l'énonciation.* » J. DUBOIS, etc... Dictionnaire de linguistique, Paris, Larousse, 1973, p 184
- 3 Cette ouverture sur l'énonciation a été permise par le fait que, pour Benveniste, « *L'instance d'énonciation est relative à la mise en discours (discursivisation) des signes dans la phrase et pas seulement à la production de l'énoncé et aux effets de sa communication ; elle se manifeste par le discours lui-même, et pas seulement par des marques linguistiques dans l'énoncé. Il peut être question alors d'une manifestation du sujet de l'énonciation dans le discours énoncé (ou dans l'énoncé en tant qu'il est discours).* » L. PANIER, *La naissance du Fils de Dieu, Cogitatio fidei* N° 164, Cerf, Paris, 1991, p 104. Une approche très différente de l'énonciation a été proposée par les travaux de J.C. Coquet,
- 4 L. PANIER « Approches sémiotiques de l'énonciation », *Sémiotique et Bible* n° 142 / juin 2011, p 17-18.
- 5 L. PANIER, *La naissance du Fils de Dieu*, p 111-112.
- 6 Cf « Un cadre théorique : le "schéma de la parole" », §2a. Rappelons que cette expression provient de Jean Delorme.
- 7 D. BERTRAND, *Précis de sémiotique littéraire*, Paris, Nathan, 2000, p 54. L. Panier note de même : « *C'est à partir de l'énoncé, reçu comme discours, et saisi comme un tout de signification, que se pose la question des conditions de cette saisie.* », « Approches sémiotiques de l'énonciation », p 8.
- 8 L. PANIER, « Approches sémiotiques de l'énonciation », p 7. Voir également : « *C'est bien de "trace" qu'il s'agit, dans la mesure où l'énonciateur se projette dans l'énoncé sous les figures de ce qu'il n'est pas, dans un discours par où seulement il peut être "articulé" et signifié comme "je", et dans lequel la parole, par quoi le sujet a fait acte de présence, est à l'état de trace creusée dans l'articulation singulière du texte. L'énonciateur est sujet d'énonciation dans la non-parole de l'écrit, confié à ce qui, dans le langage, lui est autre et lui donne à (se) dire.* » L. PANIER, *La naissance du Fils de Dieu*, p 117.
- 9 Du point de vue de l'énonciation acteurs, espaces et temps résultent du "débrayage" par lequel un sujet, indexé sur les coordonnées d'un "je - ici - maintenant", se projette dans son énoncé sous la forme de "non je" (les acteurs), de "non ici" (les espaces) et de "non maintenant" (les temps). Cf A-J GREIMAS & J. COURTÈS, Article "Débrayage". "Dictionnaire raisonné de la théorie du langage", t. 1, Paris, Hachette Université, 1979.
- 10 Par définition en effet, un acteur (et semblablement un espace ou un temps) de l'énoncé n'est pas la position d'énonciation à partir de laquelle il est énoncé : il appartient à l'énoncé, tandis qu'elle en est le présupposé.
- 11 « *Ce sujet qui n'aurait aucune existence si l'énonciation ne l'instaurait ne surgit en conséquence que comme sujet divisé, c'est-à-dire sujet que l'on doit présupposer dès lors qu'est articulé un énoncé, mais sujet aussitôt disparu dès lors que son surgissement coïncide avec son évanouissement dans l'énoncé qui seul reste derrière lui. Existant hors du discours qui le présuppose, il ne peut être approché que par l'énoncé qu'en fait il n'est pas. Peut-être est-ce cet effet de division du sujet que Rimbaud visait par sa célèbre formule « Je est un autre », toujours autre que le discours qui pourtant témoigne de lui.* », Fr. MARTIN, « "Les feuilles mortes" » de Jacques Prévert : Approches de l'énonciation », *Sémiotique et Bible* n° 117 / mars 2005, p 13.
- 12 C'est pourquoi, rappelons-le, on parle d'une *instance* d'énonciation.
- 13 Comme Greimas, les chercheurs du CADIR ont longtemps parlé de « *scènes discursives* ». Les confusions suscitées par ce terme ont engagé à le remplacer ces dernières années par celui, plus clair, de « *scènes figuratives* ». Cf « Le modèle du "relief", un appui pour l'analyse figurative », §1 note 7.
- 14 Cf Fr. MARTIN, « "Les feuilles mortes" » de Jacques Prévert : Approches de l'énonciation ». Cf aussi « Un cadre théorique : le "schéma de la parole" », §2b. Entre ces traces et le marcheur "réel" qui les a suscitées il y a la même distance qu'entre la place de l'énonciation et l'auteur réel qu'une analyse historique, géographique, littéraire chercherait à retrouver dans un texte.
- 15 Cette expression a été proposée par Jacques Geninasca.
- 16 Cette scène est dite originaire car elle représente une scène *originelle* radicalement absente, mais où interviendrait l'origine même de la parole. En effet, comme indiqué dans le premier article de ce parcours (« Un cadre théorique : le "schéma de la parole" », §1c, note 17, et §2a, note 24), le dire n'est jamais qu'un lieu de dépôt par lequel transite une parole qui vient d'en-deçà de lui et se poursuit au-delà.
- 17 L. PANIER, « Le statut discursif des figures et l'énonciation », *Sémiotique et Bible* n° 70 / juin 1993, p 21-22.
- 18 « *Introduire ici la notion de sujet ne préjuge pas de quelle nature est réellement celui-ci. Rien n'oblige notamment à reconnaître en lui le sujet cartésien, maître de sa pensée et de ses intentions, identifié à et par son cogito. Au contraire, ce sujet est celui dont la mise en discours témoigne : sujet parlé par la langue autant qu'il est parlant, sujet su sans le savoir tout autant sinon plus qu'il ne sait. Sujet donc qu'on ne peut réduire à la personnalité d'un auteur reconstitué par les approches historico-critiques mais sujet qui, manifesté par une mise en discours de la langue, révèle une forme concrète du sujet humain en tant que soumis à la parole.* » Fr. MARTIN, « "Les feuilles mortes" » de Jacques Prévert : Approches de l'énonciation », p 14.
- 19 L'impossible signalé ci-dessus tient à ce que cette harmonisation n'est pas une confusion : le lecteur ne coïncidera jamais entièrement avec l'énonciateur – une telle coïncidence supposerait en effet qu'il "devienne" cette position...
- 20 Fr. MARTIN, « "Les feuilles mortes" » de Jacques Prévert : Approches de l'énonciation », p 14.
- 21 C'est au point que la l'exégèse biblique nomme les textes *péricopes*, c'est-à-dire "découpages".

- 22 Ce que l'enseignement scolaire du français appelait (appelle encore ?) "faire le plan d'un texte"...
- 23 Sur le dessin proposé ci-dessous, les flèches représentent le débrayage du dire. Indiquées ici en dégradé de gris, elles seraient en rouge sur un dessin en couleurs. Les rectangles (indiqués en perspective) sur lesquels elles se détachent désignent les différents niveaux somatiques (ici n0, n1, n2) distingués par un relief. Sur un dessin en couleurs, ils seraient soulignés par un dégradé de violets, représenté ici par un dégradé de gris. Les traits noirs surimposés au dessin, indiqués en creux sur le relief et en plein sur le vitrail, représentent les lignes qui constituent la forme énonciative de l'énoncé.
- 24 Ce choix est un hommage à Jean Delorme, qui comparait souvent les textes à des vitres et définissait la sémiotique comme une discipline enseignant à s'arrêter à la vitre. L'analyse figurative a montré qu'il s'agissait de vitres peintes. L'analyse énonciative reprend à son tour la métaphore en la développant par celle d'un vitrail, c'est-à-dire d'une vitre composée de fragments assemblés.
- 25 Ce qui la situe au plus loin d'une "réalité" historique que l'énoncé permettrait de retrouver.
- 26 « *En partant du sujet de l'énonciation, implicite mais producteur de l'énoncé, on peut donc projeter (lors de l'acte de langage...), en les installant dans le discours, soit des actants de l'énonciation, soit des actants de l'énoncé. Dans le premier cas, on opère un DÉBRAYAGE ÉNONCIATIF, dans le second un DÉBRAYAGE ÉNONCIF. Selon le type de débrayage utilisé, on distinguera deux formes discursives... : dans le premier cas, il s'agira des formes de l'énonciation énoncée (ou rapportée : tel est le cas des récits en « je », mais aussi des séquences dialoguées ; dans le second, des formes de l'énoncé énoncé (ou objectif) : ainsi en va-t-il dans les narrations qui ont des sujets quelconques, dans les discours dits objectifs, etc...* » A-J GREIMAS & J. COURTÈS, Article « Débrayage », *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, t. 1, Paris, Hachette Université, 1979, p 80.
- 27 A vrai dire le modèle proposé ici pourrait être affiné : en effet le débrayage énonciatif peut à son tour produire deux catégories de figures qu'il y a lieu de distinguer. Des figures d' "énonciation rapportée", où des acteurs de l'énoncé prennent la parole à la 1<sup>o</sup> personne grâce à une délégation *explicite, mais temporaire*, de la "voix du texte". Et des figures d' "énonciation énoncée" qui mettent en scène la parole du texte lui-même (comme par exemple l'adresse d'une lettre). La délégation de parole reste ici *implicite*, mais elle est définitive : l'ensemble de l'énoncé est assumé par le « je » auquel la "voix du texte" délègue la parole. E. Benveniste a proposé de différencier sur cette base les modalités littéraires du "récit" et du "discours". L'énonciation énoncée caractérise le *discours*. Elle est absente du *récit*, qui comporte seulement des figures d'énonciation rapportée. Cf « Le modèle du "relief", un appui pour l'analyse figurative », Conclusion, note 30. Pour plus de précisions cf A. PENICAUD, « Repenser la lecture ? Enjeux d'une approche énonciative des textes », *Sémiotique et Bible* n° 131 / septembre 2008, p 3-28.
- 28 Comme indiqué dans le document présentant le schéma de la parole (Cf « Un cadre théorique : le "schéma de la parole" », §1,b, note 6), la définition de l'embrayage proposée ici s'écarte de celle de Greimas. Celui-ci définit l'embrayage comme une contre-dynamique déterminée en miroir avec le débrayage : « *à la fois comme une visée de l'instance de l'énonciation et comme l'échec, comme l'impossibilité de l'atteindre* ». Cependant il cantonne cette dynamique à l'intérieur de l'énoncé, en qualifiant l'embrayage comme un « *retour à l'énonciateur des formes déjà débrayées* » (Article « Débrayage », *Dictionnaire*, p 81), ou plus exactement comme un « *effet de retour à l'énonciation* ». De ce point de vue « *L'embrayage total est impossible à concevoir, ce serait l'effacement de toute trace du discours, le retour à l'« ineffable*". » A-J GREIMAS & J. COURTÈS, Article « Embrayage », *Dictionnaire raisonné de la théorie du langage*, t. 1, Paris, Hachette Université, 1979, p 119.
- L'embrayage dont il est question en sémiotique énonciative assume pour partie cette description, puisqu'elle le comprend également comme le revers du débrayage. Cependant elle le définit en rapport avec l'instance de l'énonciataire : il lui semble en effet que l'échec d'un embrayage intra-textuel décrit par Greimas rebondit vers le lecteur, et que c'est précisément cette dynamique d'embrayage qui le guide vers une position d'énonciataire.
- 29 Cet entendre ne saurait pas plus être figuré que ne l'est le dire de la "voix du texte". Comme lui, mais de façon inverse, il est totalement extérieur à l'énoncé : tandis que le débrayage du dire est le présupposé de l'énoncé, l'embrayage de l'entendre en est la visée. La lecture de l'énoncé ouvre le temps d'un entendre qui reste entièrement à construire.
- 30 Source: <http://www.gralon.net/articles/photo-et-video/photo-et-video/article-qu-est-ce-que-la-focale-en-photographie-3401.htm#definition>
- 31 En théorie, cet assemblage n'est pas limité : le nombre de fragments que peut réunir un niveau de focale est en effet fonction de l'organisation de l'énoncé considéré. Dans la pratique, il est rare qu'une focale associe plus de quatre fragments : elle se compose le plus souvent de deux fragments, et parfois de trois.
- 32 Cette "hiérarchie" est purement descriptive : elle est constituée par la localisation d'une scène à l'intérieur d'une focale précise.
- 33 Il faudrait indiquer ici l'ensemble du texte, ce qui n'est pas fait pour éviter d'alourdir la présentation.
- 34 Ce système a été élaboré à partir des propositions de Philippe Monot, de l'ARS-B (Atelier de Recherches Sémiotiques de Bretagne). Qu'il en soit vivement remercié.
- 35 Cette expression fait référence au commentaire d'un texte d'Origène proposé par J. Calloud dans un article devenu fondateur pour les travaux du CADIR. Voici ce texte : « *Cependant, si, dans tous les détails de ce revêtement, c'est-à-dire le récit historique, avait été maintenue la cohérence de la loi et préservé son ordre, notre compréhension aurait suivi un cours continu et nous n'aurions pu croire qu'à l'intérieur des Saintes Ecritures était enfermé un autre sens en plus de ce qui était indiqué de prime abord. Aussi la Sagesse divine fit-elle en sorte de produire des*

*pierres d'achoppement et des interruptions (Rm 9,33) dans la signification du récit historique, en introduisant, au milieu, des impossibilités et des discordances. Il faut que la rupture dans la narration arrête le lecteur par l'obstacle de barrières, pour ainsi dire, afin de lui refuser le chemin et le passage de cette signification vulgaire, de nous repousser et de nous chasser pour nous ramener au début de l'autre voie : ainsi peut s'ouvrir, par l'entrée d'un étroit sentier débouchant sur un chemin plus noble et plus élevé, l'espace immense de la science divine.* » ORIGÈNE, *Traité des Principes (peri archôn)*, introduction et traduction par Marguerite Harl, Gilles Dorival, Alain Le Boulluec, Paris, Etudes Augustiniennes, 1976, 224-225. On en trouvera le commentaire de Jean CALLOUD, in « Le texte à lire », in L. PANIER éd. *Le temps de la lecture. Exégèse biblique et sémiotique. Mélanges offerts à J. Delorme*, Paris, Cerf Lectio divina 155, 1993, p 52-53.

- 36 D'où l'importance d'une traduction aussi littérale que possible, qui préserve ces obscurités. Malheureusement les traductions habituelles, régies par un impératif de clarté, s'efforcent de les gommer.
- 37 Cf « Le modèle du "relief", un appui pour l'analyse figurative », §1 notes 11-12. Le terme "structures de la signifiante" sera explicité par le § 4,c du présent document.
- 38 Cette expression est empruntée à Henri MESCHONNIC, *Pour la poésie*, Paris, Gallimard, 1970.
- 39 Revient ici la problématique esquissée par la conclusion du texte « Le modèle du "relief", un appui pour l'analyse figurative », dont se ressaisira la fin du présent document.
- 40 Cf « Un cadre théorique : le "schéma de la parole" », §1,c.
- 41 Cf « Le modèle du "relief", un appui pour l'analyse figurative », §1.
- 42 Cf Lc 4, 21 « Aujourd'hui est remplie cette écriture dans vos oreilles ».
- 43 Ils expérimentent la "voix du texte" : cf « Un cadre théorique : le "schéma de la parole" », §2a, note 20.
- 44 L'expression est de Jacques Geninasca : « *L'écrit — le dit — n'est pas le texte. Préalablement à sa prise en charge par un sujet, à la construction que doit encore effectuer une instance énonciative, il n'est pour le lecteur, pour l'auditeur, que la promesse ou la virtualité d'un texte : un objet textuel, ce sur quoi — à partir de quoi — il convient d'instaurer un (ou plusieurs) texte(s). Chaque usage, chaque « pratique discursive » a pour effet d'actualiser certaines des virtualités de cet objet textuel, par et à travers l'actualisation simultanée d'un sujet (une instance énonciative) et d'un objet (le texte proprement dit). Lire, interpréter un énoncé, en constituer la cohérence, cela revient à actualiser le texte — dont l'objet textuel n'est encore que la promesse — en vue de le saisir comme un tout de signification, comme un ensemble organisé de relations, autrement dit comme un discours.* » J. GENINASCA, *La Parole littéraire*, Paris, PUF, 1997, p 86. Cf aussi cf « Du texte au discours littéraire et à son sujet », in *Le discours en perspective, Nouveaux Actes sémiotiques 10/11*, 1990.
- 45 J. LADRIÈRE « Signification et signifiante », *Synthèse*, 59 (avril 1984), p. 59-67. Le concept de signifiante a été utilisé par les chercheurs du CADIR. Ils l'avaient reçu de Roland Barthes qui l'avait lui-même hérité de prédécesseurs. R. BARTHES écrit ainsi : « *Il me semble distinguer trois niveaux de sens. Un niveau informatif, ce niveau est celui de la communication. Un niveau symbolique, et ce deuxième niveau, dans son ensemble, est celui de la signification. Est-ce tout ? Non. Je lis, je reçois, évident, erratique et têtue, un troisième sens. Je ne sais quel est son signifié, du moins je n'arrive pas à le nommer. Ce troisième niveau est celui de la signifiante* », « La mort de l'auteur », in R. BARTHES, *Dans le bruissement de la langue, Essais critiques, IV*, Paris, Seuil, 1984, pp. 63-69. Au CADIR la perspective de la signifiante a été ouverte par Louis Panier et par François Martin, et située par eux au point de rencontre entre théologie et anthropologie lacanienne. Voir par exemple, de L. PANIER, « *La théorie des figures dans l'exégèse biblique ancienne : Figures en devenir* », *Sémiotique et Bible n° 100, déc. 2000, pp. 14-24* : « *Faut-il (...) supposer que dans la lecture des figures se conjoignent l'usage des choses, en devenir vers (et à partir de) la jouissance, et la signifiante, en devenir vers son accomplissement ? La théorie patristique des figures (...) conduit à la question anthropologique du sujet, d'un sujet de l'interprétation, posé à la croisée des choses et des signes, du monde et du langage, de la perception et de la parole, de la jouissance et de la signifiante. Les questions soulevées par cette sémiotique ancienne rejoignent peut-être les interrogations les plus récentes d'une sémiotique sensible à la question du sujet et de sa fonction dans la saisie du monde et dans le langage* » (p 23).
- 46 Cf « Un cadre théorique : le schéma de la parole », §1b note 11, §2b note 29. Ce qu'un lecteur prend pour le sens d'un énoncé est ainsi l'effet de sens produit en lui par sa rencontre avec l'énonciation de cet énoncé, en raison de la signifiante (du faire sens) qui lui est inhérente. Cet effet de sens est une révélation "du" sens, mais n'est pas ce sens, qui demeure hors d'atteinte.
- 47 Fr. MARTIN, « "Les feuilles mortes" » de Jacques Prévert : *Approches de l'énonciation* », p 7.
- 48 Rappelons que le concept d' "intransitivité" a été proposé par J. Geninasca pour rendre compte de la capacité de certains textes (poétiques, spirituels, bibliques...) à renvoyer, au bout compte, à l'expérience énonciative à laquelle ils invitent leurs lecteurs. Cf « Le modèle du "relief", un appui pour l'analyse figurative », conclusion.
- 49 Interprétation dont le texte souligne la solidarité avec la relation à l'autre humain « *sœur* », ou frère.
- 50 La présentation de l'analyse énonciative proposée ici est chrono-logique : pour des raisons pédagogiques, elle développe dans le temps un geste d'analyse qui relève plutôt de la topologie. La réalisation du vitrail et la lecture des focales, le discernement de l'énonciation dans le choc de la signifiante et le discernement des structures sont reliés logiquement : ils font système. Ainsi l'analyse énonciative peut s'engager par n'importe laquelle de ces trois entrées... y compris par la fin ! L'enjeu du présent document n'est donc pas de proposer un protocole qu'il s'agirait nécessairement de suivre dans l'ordre, mais plutôt de rendre compte d'une logique qui peut être décrite.
- 51 Cette proposition peut être formulée pour les textes du Nouveau Testament, dont elle apparaît à l'usage comme une marque de fabrique. Il en va de même des textes l'Ancien Testament que nous avons pu lire, mais une expérience



plus limitée ne nous permet là que des hypothèses encore timides. On peut supposer que c'est également le cas des écrits de sagesse des différentes religions et, dans une moindre mesure des textes poétiques. Il n'est pas dit en revanche qu'il en va de même des autres types de textes.

52 Pourrait s'entendre là comme un écho du *Magnificat* : «<sup>48</sup>[...] *il a regardé d'en haut sur la bassesse de son esclave ; [...] <sup>52</sup>il fit descendre les puissants des trônes et éleva les bas, <sup>53</sup>les ayant fait remplir de bons - et les étant riches il renvoya dehors vides.* »

53 Il y a là un fort écho avec Lc 4,18-19, déjà cité précédemment.

54 Cf « Un cadre théorique : le "schéma de la parole" », §1c.

55 Durant les dernières années le travail du CADIR s'est concentré sur les textes bibliques. Mais les textes littéraires attestent également de cette opérativité somatique. C'est pourquoi une nouvelle branche de la recherche, constituée d'enseignants-chercheurs en littérature, s'intéresse dès à présent aux textes littéraires, considérés dans cette optique.

56 Ce mot est un néologisme, inventé en écho à la "diachronie" et à la "synchronie" bien connus des exégètes.

57 Nous pensons notamment à Alain Dagron, Bertrand Gournay, aux membres du CADIR-Aquitaine (réunis par Jean-Pierre Duplantier) et à l'équipe de l'ARS-B (Atelier de Recherches Sémiotiques de Bretagne : Cécile Turiot, Claude Chapalain, Pierre Chamard-Bois, Philippe Monot, Malou LeBars...).

58 Nous pensons en particulier à Yohanan Goldman et au frère Philippe Lefebvre, de l'Université de Fribourg en Suisse, ou encore à Philippe Mercier, de l'Université Catholique de Lyon. Et aussi au modèle que fut Paul Beauchamp. Mais bien d'autres exégètes "lecteurs" pourraient se reconnaître ici.